

CUDDIHY - MADAME DE LA FAYETTE: LA SOLITUDE MORALE

Louise Nadeau Cuddihy

LA SOLITUDE MORALE DANS LES ROMANS ET NOUVELLES DE
MADAME DE LA FAYETTE

Department of French Language and Literature

M.A. Degree

ABSTRACT

Cette étude démontre la solitude morale de l'homme et de la femme dans la société mondaine du dix-septième siècle, plus précisément cette impossibilité des êtres de communiquer entre eux et de connaître le bonheur. Des obstacles, tantôt sociaux, tantôt psychologiques, empêchent l'homme d'être heureux et l'isolent dans une solitude morale à laquelle il ne peut pas échapper. Dans cette société désœuvrée du dix-septième siècle, l'amour règne en maître; hélas, il amène le malheur et non le bonheur, car les sentiments du coeur et de la passion s'opposent à ceux de la raison et de la gloire. L'homme est prisonnier des conventions sociales et par le fait même renfermé sur lui-même. Où qu'il se tourne, il fait face à un obstacle invincible; il est seul, las et désillusionné.

LA SOLITUDE MORALE DANS LES ROMANS ET NOUVELLES DE
MADAME DE LA FAYETTE

by

Louise Nadeau Cuddihy

A thesis
submitted to
the Faculty of Graduate Studies and Research
McGill University,
in partial fulfilment of the requirements
for the degree of
Master of Arts

Department of French Language
and Literature

March 1972

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION		p. 1
CHAPITRE I	<u>Les causes sociales de la solitude morale.</u>	p. 8
CHAPITRE II	<u>Les causes psychologiques de la solitude morale.</u>	p. 28
CHAPITRE III	<u>Les obstacles aux manifestations de l'amour.</u>	p. 69
CHAPITRE IV	<u>Les conséquences des manifestations de l'amour.</u>	p. 97
CONCLUSION		p. 118
BIBLIOGRAPHIE		p. 128

Introduction

Depuis sa publication en 1678, la Princesse de Clèves a assuré la renommée de son auteur. De toutes les femmes du dix-septième siècle, Madame de La Fayette se distingue par son érudition et un certain charme mélancolique; bien plus, la nouveauté de son oeuvre suscite encore aujourd'hui un grand intérêt. La brièveté des récits et la simplicité de l'action diffèrent considérablement des romans en dix volumes alors à la mode; mais surtout le souci d'être "vraie" et la réflexion psychologique et morale rendent son oeuvre moderne.

Madame de La Fayette veut peindre des personnages dans une situation réelle. Elle renonce à la fantaisie irréelle du roman précieux et essaie de se rapprocher le plus possible de la nature humaine, des moeurs, du langage, des idées, des goûts de ses contemporains. Elle veut reproduire avec exactitude ce qu'elle voit; c'est pourquoi elle a recours à l'histoire pour satisfaire son goût de la vérité et de la vraisemblance autant physique que morale. L'Histoire de Madame Henriette d'Angleterre et les Mémoires

de la Cour de France pour les années 1688 et 1689,
les deux oeuvres historiques de Madame de La Fayette, illustrent à merveille ce souci de la vérité. Dans ces deux oeuvres on retrouve déjà les premiers symptômes de la décadence prochaine de l'aristocratie. Dans les romans et nouvelles de Madame de La Fayette, l'histoire sert de fond à la fiction romanesque; les références aux faits historiques donnent l'ossature chronologique et préparent l'action romanesque. Les événements publics arrêtent ou déclenchent les passions.

A l'histoire, Madame de La Fayette emprunte un décor, celui d'une cour polie où l'amour et la galanterie tiennent la première place. Suivant son bon sens, l'auteur ne raconte que ce qu'elle sait; elle observe avec attention l'agitation amoureuse et dangereuse de la cour. Parce qu'elle veut ses histoires simples et proches de la vie, elle débute ses romans et nouvelles par un tableau de la cour, de la vie qu'on y mène, de ses habitants; elle nous décrit les intrigues politiques et amoureuses, les rancunes, les animosités, les jalousies que renferme ce milieu, celui de la cour de Louis XIV.

En plus de nous donner une vue réaliste de la

cour, Madame de La Fayette nous explique les problèmes moraux qui se développent dans cette société. L'analyse psychologique est le fruit de son observation. Elle se sert de l'histoire et de digressions au début de ses romans afin de créer un mouvement qui va du général au particulier, qui montre la vie d'une cour, puis celle d'une personne de cette cour. Et puisque l'amour, l'ambition et la dissimulation sont les ressorts de cette société mondaine, il est nécessaire que ses membres aient de la clairvoyance ainsi qu'une défiance continuelle de soi-même et des autres, car même le plus parfait courtisan s'abaisse à épier son rival ou sa femme et à blâmer autrui.

On retrouve dans l'oeuvre de Madame de La Fayette l'influence de Marguerite de Navarre, qui elle aussi n'écrit que des histoires vraies, qui ne rapporte que des faits réels. Marguerite de Navarre se sert beaucoup de la cour de France comme décor historique; elle peint un tableau de la vie de cour au seizième siècle. Elle s'intéresse aux moeurs et à la vie mondaine et porte un intérêt particulier au problème de l'amour, du mariage et de l'infidélité; elle étudie la vie entre mari et femme, entre amant et maîtresse, entre mari,

femme et amant. Madame de La Fayette partage la conception de l'amour de sa devancière. Toutes deux s'intéressent aux problèmes de l'existence quotidienne, à la naissance de la passion et à ses ravages dans les coeurs nobles.

Les personnages des romans et nouvelles de Madame de La Fayette appartiennent tous à l'élite; ils sont conscients de leur noblesse, de leurs devoirs et de leur vertu. L'héroïsme étant un des caractères primordiaux du dix-septième siècle, les nobles veulent s'élever constamment au-dessus du vulgaire, en restant fidèles à l'idée qu'ils se font de leur gloire, de leur rang, de leur qualité aristocratique. Vivant selon l'idéal du monde d'alors, ils suivent les préceptes cartésiens et cornéliens. Selon Descartes, les passions sont toutes bonnes par nature, mais il faut savoir en faire un bon usage. La pensée, qui est l'essence de l'âme doit les contrôler, les conduire, en réprimer les excès qui pourraient nuire au perfectionnement de l'individu. C'est à l'homme de choisir s'il se laissera conduire par ses passions ou s'il en restera le maître. De plus l'influence du héros cornélien, modèle de bravoure et de bienséance, augmente

l'idée de grandeur chez les personnages de Madame de La Fayette.

La conception de l'honnête homme joue aussi un rôle important dans la conduite que suivent les personnages de Madame de La Fayette. Pour être honnête homme il faut plaire, c'est-à-dire qu'il faut avoir de belles manières, un bel esprit, une belle âme. De plus l'honnête homme suit les règles de la philosophie mondaine; son esprit, son coeur et son âme sont dominés par la raison qui cherche toujours la modération et le juste milieu. Il joint aussi le goût de la perfection, caractère important de l'époque classique, à la conscience de la dignité de l'homme.

La société impose donc aux nobles une conduite qui parfois peut être difficile à suivre. Les personnages de Madame de La Fayette sont obligés de se soumettre à cette conduite. A la cour, ils sont constamment entourés; on les regarde, on les observe, on surveille leurs moindres gestes; ils n'ont aucune liberté de mouvement. C'est pourquoi ils sont obligés de feindre pour protéger leur vie intime contre les regards curieux auxquels ils sont exposés. Ils doivent s'efforcer de sauvegarder les apparences en suivant

les règles de la bienséance et du devoir. Et s'ils aiment, en dehors du mariage, ils souffrent, parce qu'ils sont alors déchirés par les exigences contraires de leur passion et de leur gloire.

La présente étude veut montrer que Madame de La Fayette analyse cette vie intérieure des êtres et y découvre la solitude morale à laquelle font face l'homme et la femme dans la société mondaine du dix-septième siècle. La magnificence extérieure de la vie de cour est loin de symboliser la magnificence des âmes. D'abord le mariage, qui suppose une union de deux personnes, n'est en réalité qu'une union glorieuse de deux familles. Et l'amour, qui promettait d'être durable et même éternel, n'amène que l'inconstance et l'agitation. Enfin, parce qu'ils n'ont personne à qui se confier, les êtres vivent dans la solitude morale et ne connaissent pas le bonheur.

Chapitre I

LES CAUSES SOCIALES DE LA SOLITUDE MORALE

Qu'il vive en province, ou à la ville, ou à la cour, l'homme du dix-septième siècle, comme tout homme d'ailleurs, est conditionné par le milieu dans lequel il vit. Le milieu qui nous intéresse dans cette étude est celui de la cour; il est certes très flatteur d'être admis à Versailles, mais la vie qu'on y mène n'est pas toujours très gaie. En effet, la vie de cour, telle que nous la décrit Madame de La Fayette, se présente, non point comme un avantage désirable, mais plutôt comme une cause sociale de la solitude morale de ses personnages.

A partir de 1661, le pouvoir, qui depuis 1624 était sous le contrôle de deux très puissants et brillants ministres, Richelieu, puis Mazarin, passe de nouveau aux mains du roi. Les troubles de la Fronde n'ont que renforcé la monarchie, car le peuple français réalise que l'espoir d'une paix durable et d'une certaine sécurité sociale réside dans l'autorité absolue du chef de la nation. Il se forme alors en France une société toute nouvelle, soumise aux volontés d'un seul homme, Louis XIV; et c'est précisément cette so-

ciété, dans laquelle elle vit, que Madame de La Fayette décrit dans ses romans. Elle se sert tour à tour de la cour de Charles IX, de la cour de Léon d'Espagne, de la cour de Henri II, de la cour de Catherine de Médicis, mais seulement comme décor où se joue chaque jour le drame de la vie.

Perdant peu à peu sa liberté et ses droits, la noblesse du dix-septième siècle est obligée de sacrifier ses propres intérêts et ambitions pour la "gloire" de son souverain. Si l'on jette un bref coup d'oeil sur cette période de l'histoire, il est aisé de distinguer un déséquilibre de plus en plus prononcé entre la monarchie et l'aristocratie. Quelle en est la cause? De tout temps, les historiens s'accordent à dire que Louis XIV fut un grand roi, mais non un grand homme. D'une intelligence moyenne, très peu instruit, il est toutefois conscient de sa personnalité puissante et de son caractère énergique. Sa race, son royaume, sa mission, sa personne, l'obligent à maintenir la suprématie du roi et de la France. Plaçant toutefois l'amour de la gloire avant tout, il s'enivre d'autorité et de grandeur. C'est encore pour son prestige et pour sa gloire qu'il ordonne l'étalage de tant de magnificence

et qu'il accepte avec joie les innombrables hommages de ses sujets.

L'importance de son rôle et la foi en la légitimité du pouvoir absolu et de sa mission divine, qui est de représenter Dieu sur le trône de France, le rendent maître de la vie et des biens de tous. Plus que le chef administratif de l'Etat, Louis XIV est le centre de toute autorité et de tous les ordres, un soleil dont les rayons réchauffent chaque coin de son royaume. La cour de France lui est entièrement subordonnée et le contrôle de l'Etat, auquel elle avait part auparavant, est dorénavant sous son unique direction. Commentaire, réflexion, observation sur un point quelconque ne sont guère admis; il faut respecter la volonté du roi sous peine d'être disgracié. De la même façon, la royauté, dans les romans et nouvelles de Madame de La Fayette, donne le ton et jouit d'une grande autorité. On trouve un exemple de cette attitude dans la Princesse de Montpensier, quand le duc d'Anjou se venge du duc de Guise, son rival auprès de la princesse, en lui rendant "toutes sortes de mauvais offices auprès du roi". Lorsque ce dernier rencontre le duc de Guise qui vient lui offrir "ses très humbles services", il lui répond

qu'il n'en a pas besoin et le quitte sans même le regarder. Henri II, sous le règne de qui se passe l'histoire de la Princesse de Clèves, est renommé pour sa libéralité, sa bravoure, et ses conquêtes:

Ce prince allait jusqu'à la prodigalité pour ceux qu'il aimait; il n'avait pas toutes les grandes qualités, mais il en avait plusieurs, et surtout celle d'aimer la guerre et de l'entendre; aussi avait-il eu d'heureux succès, et, si on en excepte la bataille de Saint-Quentin, son règne n'avait été qu'une suite de victoires.¹

Dans Zaïde, Alphonse, roi de Léon, le plus redoutable des princes chrétiens, est surnommé le Grand, comme l'était Louis XIV.

Ce triomphe de la monarchie absolue accentue cependant le caractère servile de l'aristocratie qui perd rapidement sa raison d'être. Démunie de ses anciennes dignités, l'aristocratie ne peut pas entraver la montée du despotisme. Le joug s'abattra d'abord sur elle, puis sur tous les sujets. Son rôle se limite désormais à servir de cortège à la royauté; princes,

¹ Madame de La Fayette, Romans et Nouvelles: La Princesse de Clèves (Paris: Editions Garnier Frères, 1961), p. 246.

princesses, grands seigneurs sacrifient leurs affections de famille, leurs intérêts de fortune, parfois même leur santé pour s'attacher à leur roi. N'est-ce pas la vie du prince de Clèves, celle aussi du prince de Montpensier, celle du comte de Tende? Les courtisans deviennent un ornement permanent de la royauté; tous s'empressent autour du roi et veulent lui plaire. Leurs occupations se réduisent à regarder vivre leur maître, à chanter sa gloire, à attendre ses grâces. De plus, en éloignant les grands seigneurs des postes administratifs et en mettant des bourgeois à la tête des ministères, Louis XIV abaisse la noblesse. Pourquoi cette action? Parce que la puissance que donnent les emplois publics, ajoutée au rang, rendraient l'aristocratie une force dangereuse et menaçante. Au contraire, les ministres bourgeois, qui reçoivent leurs fonctions du roi et qui n'ont aucun avantage de naissance, ne peuvent s'opposer à la monarchie, puisqu'en perdant la faveur royale ils n'existent plus.

D'autre part, comme l'illustre Madame de La Fayette dans son oeuvre, la noblesse doit habiter à Versailles ou à Paris, suivant la cour dans ses nombreux déplacements, et, partout et toujours, elle doit s'efforcer

de bien paraître et de faire sa cour au roi si elle veut survivre; sa présence constante à la cour est une nécessité. On remarque plusieurs références à cette obligation de vivre à la cour, dans la Princesse de Montpensier et dans la Princesse de Clèves: le prince de Montpensier "étant revenu à la cour, où la continuation de la guerre l'appelait..." "Après deux années d'absence... le prince de Montpensier revint trouver la princesse sa femme." Ailleurs, "le prince de Montpensier fut contraint de quitter sa femme pour se rendre où son devoir l'appelait..." "Les armées étant remises sur pied, tous les princes y retournèrent..." "L'ordre qu'il reçut de s'en retourner à la cour, où l'on rappelait tous les princes catholiques..." "M. de Clèves vint à Paris pour faire sa cour." Après la mort de sa mère, Mme de Clèves est rappelée à Paris par son mari: "Je crois qu'il faut que vous reveniez à Paris. Il est temps que vous voyiez le monde, et que vous receviez ce nombre infini de visites dont aussi bien vous ne sauriez vous dispenser." L'intérêt de son rang oblige Mme de Clèves "à faire sa cour comme elle avait accoutumé." L'honneur d'être admis à la cour compense en partie la position défavorable de la

noblesse. Les nobles doivent faire de cet endroit leur séjour ordinaire, nous dit Madame de La Fayette, s'ils veulent recevoir "des fonctions honorifiques et lucratives" et ainsi subsister. Postes d'Etat, places dans l'administration, pensions royales viennent uniquement du roi. Pour faire fortune, le noble doit être assidu et obéissant. M. de Nemours ne répond-il pas avec diligence aux ordres du roi? "C'était un voyage dont il ne pouvait aussi bien se dispenser..."²

La Bruyère résume très justement l'état des courtisans: "Un noble, s'il vit chez lui dans sa province, il vit libre, mais sans appui; s'il vit à la cour, il est protégé, mais il est esclave; cela se compense."³

Paris et Versailles, où accourent les nobles, centralisent alors au dix-septième siècle la force de la France, tout en appauvrissant la noblesse qui, pour maintenir soit le rang, soit la tradition, soit les usages, soit les charges, doit faire des dépenses coûteuses. A la ruine causée par les guerres de religion et les luttes civiles, s'ajoute maintenant le train de

²Ibid., p. 390.

³La Bruyère, Les Caractères (Paris: Librairie Garnier Frères, s.d.), p. 209.

vie dispendieux de la cour, où le luxe est à l'honneur. Les romans de Madame de La Fayette illustrent justement cette vie de cour, qui n'est qu'une suite ininterrompue de fêtes, de jeux, de plaisirs, d'intrigues amoureuses. La description des préparatifs pour le mariage de Madame au duc d'Albe, dans la Princesse de Clèves, reflète à merveille l'atmosphère de cette cour :

Les préparatifs pour le mariage de Madame étaient achevés. Le duc d'Albe arriva pour l'épouser. Il fut reçu avec toute la magnificence et toutes les cérémonies qui se pouvaient faire dans une pareille occasion. Le roi envoya au-devant de lui le prince de Condé, les cardinaux de Lorraine et de Guise, les ducs de Lorraine, de Ferrare, d'Aumale, de Bouillon, de Guise et de Nemours. Ils avaient plusieurs gentilshommes et grand nombre de pages vêtus de leurs livrées. Le roi attendit lui-même le duc d'Albe à la première porte du Louvre, avec les deux cents gentilshommes servants et le connétable à leur tête... L'on fit de grandes assemblées au Louvre pour faire voir au duc d'Albe, et au prince d'Orange qui l'⁴avait accompagné, les beautés de la cour.

On dépense sans limite à la cour, pour plaire au roi : la table, les habits, les équipages, les bâtiments, les moindres détails doivent refléter la perfection. Le maréchal de Saint-André

⁴ Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, p. 342-43.

était un des favoris... Sa faveur lui donnait un éclat qu'il soutenait par son mérite et par l'agrément de sa personne, par une grande délicatesse pour sa table et pour ses meubles et par la plus grande magnificence qu'on eût jamais vue en un particulier.⁵

Centre de l'élégance, des belles manières et de toutes les beautés, la cour est le théâtre où s'étalent tous les jours des ballets, des comédies, des soupers sur l'eau; lors du mariage de Madame au duc d'Albe, "le roi, les reines, les princes et les princesses mangèrent sur la table de marbre dans la grande salle du palais... Après que les tables furent levées, le bal commença; il fut interrompu par des ballets et des machines extraordinaires."⁶ La reine partage aussi les goûts de son mari; elle aime "la grandeur, la magnificence et les plaisirs".

La vie de cour que nous peint Madame de La Fayette n'est en somme qu'une vie de plaisirs. Pour échapper à l'oisiveté, au vide de leur existence, les hommes et les femmes ne songent qu'à s'amuser. Le plaisir régit donc cette société et lui fait mener une vie absurde;

⁵Ibid., p. 245-46.

⁶Ibid., p. 354.

on recherche, autant chez les êtres que dans les occupations et le décor, le luxe, la somptuosité, le faste, la splendeur. Pour tout, la royauté, à qui s'adresse ce grand appareil, donne l'exemple; il est également nécessaire que la magnificence soit étalée avec honneur, avec éclat et selon un certain cérémonial. C'est pour quoi les fêtes jouent un rôle très important; Madame de La Fayette en note plusieurs dans ses romans, particulièrement dans la Princesse de Clèves, où presque toute l'action se passe à la cour: la fête du maréchal de Saint-André, le bal où Mme de Clèves rencontre pour la première fois le duc de Nemours, les fiançailles de Madame et son mariage, le tournoi, et d'autres encore. Les courtisans, que séparent tantôt les caractères, tantôt les intérêts, tantôt les devoirs, se retrouvent à ces fêtes: "L'ambition et la galanterie étaient l'âme de cette cour, et occupaient également les hommes et les femmes."⁷ Cette foule diverse forme alors un noeud, un ensemble où chacun travaille à bannir le chagrin et l'ennui, à maintenir la gaieté et la bonne humeur, car les moeurs de la cour obligent à "paraître" aimable en

⁷Ibid., p. 252.

tout temps. "Parties de chasse et de paume", "courses de bagues", "ballets" figurent à l'ordre du jour et permettent de montrer à l'assemblée et surtout au roi l'élégance de la parure, l'ajustement, les manières gracieuses, un esprit vivant et ingénieux et une galanterie délicate.⁸

Toutes ces occupations prédisposent naturellement à la galanterie; elles forment le cortège ordinaire de l'amour. Les deux premiers mots de la Princesse de Clèves, "la magnificence et la galanterie", établissent dès le début l'atmosphère de cette cour; la vie est façonnée en spectacle où brillent constamment la richesse, la puissance, l'esprit, la beauté, la jeunesse. Madame de La Fayette insiste sur la beauté de ses personnages, qui, suivant l'idéal de cette société, se doivent, à eux-mêmes et aux autres, d'être parfaits:

Jamais cour n'a eu tant de belles personnes et d'hommes admirablement bien faits; et il semblait que la nature eût pris plaisir à placer ce qu'elle donne de plus beau dans les plus grandes princesses et dans les plus grands princes.⁹

⁸M. Magendie, La Politesse mondaine et les Théories de l'honnêteté en France au XVII^e siècle, de 1600 à 1660, Tome II (Paris: Librairie Félix Akan, s.d.), p. 543.

⁹Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, p. 242.

Consalve s'étonne de voir en Zaïde "la plus grande beauté qu'il eût jamais vu..."

Il fut surpris de la proportion de ses traits et de la délicatesse de son visage; il regarda avec étonnement la beauté de sa bouche et la blancheur de sa gorge; enfin, il était si charmé de tout ce qu'il voyait dans cette étrangère qu'il était prêt de s'imaginer que ce n'était pas une personne mortelle.¹⁰

Grâce aux plaisirs, aux fêtes, à la beauté, l'amour règne en maître dans cette société galante et oisive; à côté du véritable amour, comme celui de la princesse de Clèves et du duc de Nemours, ou celui de Consalve et de Zaïde, ou celui de la princesse de Montpensier et du duc de Guise, ou celui de la comtesse de Tende et du chevalier de Navarre, existent des amours volages, des infidélités, notamment celle de Mme de Tournon, celles du vidame de Chartres, celle de Nugna Bella. Suivant le goût de la royauté pour la galanterie et sa passion pour les femmes, les courtisans se plaisent eux aussi à se mêler d'intrigues amoureuses afin d'égayer un peu leur vie:

¹⁰ Madame de La Fayette, Zaïde, p. 43.

"Il y avait tant d'intérêts et tant de cabales différentes, et les dames y avaient tant de part que l'amour était toujours mêlé aux affaires et les affaires à l'amour."¹¹ Henri II, prince galant, bien fait et amoureux, encourage la galanterie et les belles manières;

Ce prince aimait le commerce des femmes, même de celles dont il n'était pas amoureux; il demeurait tous les jours chez la reine à l'heure du cercle, où tout ce qu'il y avait de plus beau et de mieux fait, de l'un et de l'autre sexe, ne manquait pas de se trouver.¹²

Malheureusement, une profonde dissimulation règle la conduite de chaque courtisan. Savoir garder un secret et mûrir un projet en silence sont les données fondamentales de l'existence à la cour. Madame de La Fayette réalise que sous toute cette magnificence, règne l'hypocrisie; elle se méfie des apparences: "Si vous jugez sur les apparences en ce lieu-ci... vous serez souvent trompée: ce qui paraît n'est presque jamais la vérité."¹³ Ce conseil de Mme de Chartres à sa fille

¹¹Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, p. 252.

¹²Ibid., p. 242.

¹³Ibid., p. 265.

doit la mettre sur ses gardes, car Mme de Clèves fait aussi partie de cette vie de cour. Les apparences, dont se nourrit cette société, deviennent un véritable jeu; la gloire authentique de l'ère cornélienne se transforme en masque et en instrument pour cacher ses passions. Le duc de Guise ne veut rien avouer de son amour pour la princesse de Montpensier au duc d'Anjou; il voit qu'il sera infailliblement son rival et qu'il lui est très important de "ne pas découvrir son amour à ce prince". De son côté, le comte de Chabanes, passionnément amoureux de cette même princesse, sait cacher son amour: "S'il ne fut pas maître de son coeur, il le fut de ses actions. Le changement de son âme n'en apporta point dans sa conduite et personne ne soupçonna son amour."¹⁴ Lorsqu'il apprend qu'il a un rival aimé, le duc d'Anjou a recours à tout son sang-froid pour refouler sa colère et son désespoir: "il eût donné sur l'heure quelque marque sanglante de son désespoir si la dissimulation qui lui était naturelle ne fût venue à son secours."¹⁵ M. de Nemours aussi, doit dissimuler sa passion. "Il prit une conduite

¹⁴Madame de La Fayette, La Princesse de Montpensier, p. 7.

¹⁵Ibid., p. 19.

si sage et s'observa avec tant de soin que personne ne le soupçonna d'être amoureux de Mme de Clèves, que le chevalier de Guise."¹⁶

Concours de grimaces, feintes, frivolités, voilà donc le véritable visage de cette cour; on ne pose aucune question, on met un masque et on obéit au mythe, par une adhérence tenace aux cérémonies et à la comédie des apparences. "Personne n'était tranquille, ni indifférent; on songeait à s'élever, à plaire, à servir, ou à nuire."¹⁷ L'amour de soi-même pousse l'homme à mener une vie trompeuse et incertaine; il se laisse conduire par l'intérêt, il ne s'occupe que de lui-même, apprenant à porter un masque, à feindre et à se contenir. Les salons de la cour se remplissent de courtisans angoissés, espérant en secret obtenir des faveurs ou craignant de perdre les profits qu'ils ont reçus.

Cependant sous la surface des lumières brillantes et derrière le luxe éblouissant des fêtes, pèsent la monotonie et l'ennui. Une "mécanique" monotone oblige les courtisans à contempler leur roi, à l'assister dans

¹⁶Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, p. 270.

¹⁷Ibid., p. 252.

le rituel des cérémonies quotidiennes qui deviennent en somme des corvées. Habituee aux activités militaires, la noblesse est stagnante; elle perd le goût des grandes actions; les sentiments d'honneur et de gloire n'existent plus. Sous le jeu des "apparences" se cachent les passions: l'ambition, la vanité, la jalousie, la haine, la fureur, le désespoir. Dans Zaide, l'histoire de Consalve décrit une cour où, sous de trompeuses apparences, se cachent des intrigues, des manoeuvres, des lâchetés, des trahisures. Nugnez Fernando, le père de Consalve, veut à tout prix s'emparer du pouvoir; c'était un "esprit inquiet et porté, comme le roi l'en soupçonnait, à se vouloir faire une élévation qui ne laissât rien au-dessus de lui."¹⁸ Consalve avoue à don Ramire qu'il a peine à comprendre les hommes:

N'admirez-vous pas... l'injustice des hommes? Le prince me hait, parce qu'il sent dans son coeur une passion qui me doit déplaire; et, s'il était aimé de ma soeur, il me haïrait encore davantage.¹⁹

Don Garcie confesse à Consalve, après son retour à la cour de Léon, ses faiblesses: "Vous savez ce que les

¹⁸ Madame de La Fayette, Zaide, p. 59.

¹⁹ Ibid., p. 62.

passions peuvent sur moi et à quel point l'amour et l'ambition régnaient dans mon âme."²⁰ Chez Nugna Bella, chez don Ramire, chez don Garcie, l'ambition domine et pousse les êtres à la dissimulation et aux fausses apparences aux dépens de Consalve, qui s'écrie "La fortune me quitte, je suis abandonné par mon maître, je suis trompé par ma soeur, je suis trahi par mon ami, je perds ma maîtresse, et c'est par cet ami que je la perds!"²¹

Dans la Princesse de Clèves, la cour se présente aussi comme un milieu qui développe les vices;

Toutes ces différentes cabales avaient de l'émulation et de l'envie les unes contre les autres: les dames qui les composaient avaient aussi de la jalousie entre elles, ou pour la faveur, ou pour les amants; les intérêts de grandeur et d'élévation se trouvaient souvent joints à ces autres intérêts moins importants, mais qui n'étaient pas moins sensibles. Ainsi il y avait une sorte d'agitation sans désordre dans cette cour, qui la rendait très agréable, mais aussi, très dangereuse pour une jeune personne.²²

En plus de forcer l'être à cacher ses véritables sentiments, à porter un masque, à ressembler à tout le

²⁰Ibid., p. 137.

²¹Ibid., p. 82.

²²Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, p. 252-53.

monde, la vie de cour est hostile à l'individu; c'est elle qui l'oblige à se retirer dans la solitude. A tous moments, l'être est épié, calomnié; il se perd. Incapable de cacher totalement ses sentiments, la princesse de Montpensier laisse paraître son amour, et c'est ce qui fait sa ruine: "Le trouble et l'agitation étaient peints sur le visage de la princesse; la vue de son mari acheva de l'embarrasser, de sorte qu'elle lui en laissa plus entendre que le duc de Guise ne lui en venait de dire."²³ Le duc d'Anjou, qui a découvert l'amour de la princesse de Montpensier pour le duc de Guise, espérant les brouiller, déclare à la princesse:

C'est pour votre intérêt, Madame, plutôt que pour le mien... que je m'en vais vous apprendre que le duc de Guise ne mérite pas que vous l'ayez choisi à mon préjudice... Il vous trompe, Madame, et vous sacrifie à²⁴ sa soeur, comme il vous l'a sacrifiée.

Observée par son mari, la princesse de Clèves, comme la princesse de Montpensier, a de la difficulté à dissimuler ses sentiments au sujet du duc de Nemours; son inclination pour cet homme lui donne un trouble dont elle n'est pas maîtresse. Après avoir été victime des trahisons de la

²³ Madame de La Fayette, La Princesse de Montpensier, p. 15.

²⁴ Ibid., p. 20.

cour, Consalve, comme Alceste, fuit les hommes:

Une si cruelle expérience de l'inconstance de la fortune et de l'infidélité des hommes m'inspira le dessein de renoncer pour jamais au commerce du monde et d'aller finir ma vie dans quelque désert.²⁵

Voilà les obstacles sociaux auxquels doivent faire face les personnages des romans et nouvelles de Madame de La Fayette. Ils sont obligés de vivre au milieu d'un monde où l'ambition et les apparences deviennent le seul moyen de survie. Dès le départ, ils perdent les instruments matériels de réussite, leurs biens, leur pouvoir, leurs propriétés, et les instruments psychologiques de salut, la force de l'union familiale, la foi en la vérité, le respect des hommes; isolés dans un monde qui leur est hostile, n'ayant personne à qui se confier, à qui demander conseil, agissant donc souvent aveuglément, comment peuvent-ils s'épanouir et trouver le bonheur? Ne sont-ils pas plutôt voués, par cette société mondaine, à la solitude morale?

²⁵ Madame de La Fayette, Zaïde, p. 82.

Chapitre II

LES CAUSES PSYCHOLOGIQUES DE LA SOLITUDE MORALE

La solitude morale naît non seulement d'obstacles sociaux, qui viennent du milieu et de la civilisation, mais aussi d'obstacles psychologiques, qui se divisent en deux groupes, d'abord ceux qui sont créés par les situations diverses de la vie, puis ceux qui proviennent des individus eux-mêmes. Tous les êtres humains recherchent le bonheur, mais chacun le fait de façon différente, en se proposant toujours d'atteindre cet état moral où toutes nos inclinations, qu'elles soient d'ordre matériel, d'ordre intellectuel, d'ordre sentimental, sont satisfaites. Relatif à chaque individu, le bonheur est toutefois une communion avec les autres, particulièrement avec l'être aimé; il ne peut donc pas demeurer uniquement personnel, mais doit se transformer en engagement.

Les personnages des romans et nouvelles de Madame de La Fayette n'atteignent jamais, ou presque jamais, cette félicité que donne le bonheur. La princesse de Montpensier, Alphonse Ximénès, Félimé, la princesse de Clèves, la comtesse de Tende doivent lutter continuellement avec eux-mêmes et avec la vie, sachant bien, sinon consciemment, du moins inconsciemment, que c'est

peine perdue, puisqu'ils ne seront jamais heureux; seuls, Consalve et Zaïde, don Garcie et Hermenesilde trouvent le bonheur, qui ne vient pourtant qu'après de nombreuses déceptions et des tourments atroces, et surtout aux dépens de plusieurs êtres chers. Les obstacles à la conquête du bonheur, obstacles tantôt sociaux, tantôt psychologiques, sont insurmontables; contraints d'abandonner la possibilité d'être heureux avec la personne aimée, ces êtres se retirent dans une solitude morale qui finit par les anéantir.

Selon Madame de La Fayette, l'amour n'apporte pas le bonheur, mais se présente plutôt comme un obstacle à la conquête du bonheur. Parce qu'elle est désœuvrée et qu'elle s'ennuie, la société de la cour fait de l'amour son principal intérêt. Condamnée à l'inaction par la volonté de la monarchie absolue, elle remplace les actions valeureuses de la guerre par celles non moins dangereuses de l'amour. Comme au seizième siècle le noble allait à la guerre par devoir, de la même façon l'amour, pour les plus illustres et les plus raffinés, devient au siècle suivant une sorte de devoir. Aux armes militaires succèdent les armes psychologiques de la galanterie, de la belle conversation et du raffinement. Dépensant toutes leurs énergies à rechercher

et à susciter l'amour, les nobles oublient ainsi que le roi les asservit; pour cette société mondaine qui vit en "vase clos", l'amour tient une place démesurée. Ces gens donnent à l'amour la première place parce qu'il leur sert de refuge contre leur situation précaire; "l'amour était toujours mêlé aux affaires et les affaires à l'amour." Le thème de l'amour et les ravages qu'il opère dans les coeurs forment le leitmotiv de toute l'oeuvre de Madame de La Fayette. Partout où il y a des hommes et des femmes, tous d'une beauté extraordinaire, on trouve des références à l'amour. Le milieu de la cour est surtout propice à la passion, puisque les êtres y sont isolés et solitaires et sentent le besoin d'un stimulant; l'amour éveille les coeurs, agite les âmes et fait sortir l'être de l'état léthargique où il se trouvait; le défi est jeté, voilà les joueurs en action; la passion revêt l'attrait d'un danger mystérieux, d'un vertige irrésistible. Les personnages se lancent au-devant d'elle parce qu'ils veulent échapper à l'esclavage auquel ils ont été abaissés; mais ne tombent-ils pas de Charybde en Scylla, puisque l'amour pour eux ne sera que déceptions, souffrances, lutte perpétuelle, et désespoir. La chute est inévitable;

l'expression "tomber amoureux" s'applique si justement ici, et c'est ce que verront les consciences lucides; l'amour leur apparaîtra comme un malheur et comme une faute.

Lorsque l'amour s'infiltré dans les coeurs, c'est pour y demeurer à jamais. Aucun choix n'est possible; l'amour est libre, inorganisé, il surgit n'importe où, n'importe quand, sans connaissance préalable. Les éléments intellectuels et les jugements de l'esprit sont ~~inutiles et même nuisibles à l'amour. Seules les "in-~~
~~clinations naturelles" et la "surprise" sont profita-~~
~~bles.~~ L'illustration par excellence de cette théorie de "l'Art d'Aimer" est le roman de Zaïde: "la surprise augmente et réveille l'amour... Je crois que les inclinations naturelles se font sentir dans les premiers moments; et les passions, qui ne viennent que par le temps, ne se peuvent appeler de véritables passions"¹, dit don Garcie.

C'est pourquoi la liaison de Consalve et de Nugna Bella sera un échec; il l'a connue trop longtemps avant de l'aimer; par ailleurs le hasard le rend amoureux de

¹Madame de La Fayette, Zaïde, p. 53-54.

Zaïde, qui, à cause de son rang et parce qu'elle est étrangère, lui est inaccessible. Félimé, la cousine de Zaïde, a une passion éperdue pour Alamir; hélas, son amour est condamné d'avance, puisque ce dernier n'a d'yeux que pour Zaïde. Encore une fois, pour Mme de Clèves, le hasard règle le jeu des circonstances; elle ne rencontre le duc de Nemours qu'après son mariage et non lorsqu'elle est encore libre. Et au lieu de déposer dans ces âmes une flamme qui vivifie, qui fortifie et qui illumine, l'amour les brûle et les ravage; désormais l'amertume et la désillusion régneront dans ces loques vivantes. Perdant le contrôle d'elle-même, la volonté se montre impuissante et flanche; elle manque de lucidité et se laisse conduire par le mensonge et la dissimulation.

Notre étude se porte d'abord sur l'amour entre deux personnes libres, c'est-à-dire entre un homme et une femme qui ne sont pas engagés dans d'autres liens. Cet amour serait possible et pourrait se développer et devenir un lien légitime et indissoluble, s'il ne se heurtait pas constamment à des obstacles psychologiques. Zaïde nous présente une foule de situations semblables; les couples sont nombreux: Consalve et Nugna Bella, Consalve et Zaïde, don Garcie et Hermenesilde, don

Ramire et Nugna Bella, Alphonse et Bélasire, Alamir et Naria, Alamir et Elsibery, Alamir et Zaïde. Ces couples se forment; mais chacun a sa propre destinée, presque toujours funeste, hélas! Seuls Consalve et don Garcie accéderont aux joies du mariage. Pourquoi tous ces échecs? Parce que, selon Madame de La Fayette, la vraie nature de l'amour est la cruauté; sous les apparences de la tendresse et de l'affection, se cache une volonté de possession et de subjugation; l'amour est cette puissance destructrice qui porte en elle les germes de son propre anéantissement.

L'amour est de nature irrationnelle, autant inconnu dans sa source qu'imprévisible dans son mode d'agir. La plupart du temps, le premier regard est décisif; il en est ainsi de l'amour de Consalve et de Zaïde, d'Alamir et d'Elsibery, du prince de Clèves, du duc de Guise, du duc de Nemours et de la princesse de Clèves. Parfois, l'amour naît, non d'un coup de foudre, mais seulement après une longue fréquentation; c'est alors une sorte de conquête, notamment la liaison d'Alphonse et de Bélasire, celle de Consalve et de Nugna Bella, celle de Nugna Bella et de don Ramire. Pourtant l'homme est toujours surpris de la beauté de la femme; Consalve admire la beauté de Zaïde; don Garcie est "surpris" de la beauté d'Hermenesilde

et il paraît de "l'admiration dans cette surprise". Félimé est "surprise à tous les moments de l'agrément" qui se dégage de l'esprit et de la personne d'Alamir. De même, le duc de Nemours, rencontrant pour la première fois la princesse de Clèves, "fut tellement surpris de sa beauté... qu'il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration."² Suivant les règles de l'idéal classique, l'auteur attribue à toutes les femmes aimées et amoureuses une beauté extraordinaire. La surprise que cause la beauté et l'admiration qui en découle font que l'être perd le contrôle de sa raison. Désormais, l'amour règne en maître dans les coeurs; le mécanisme de l'organisation rationnelle ne fonctionne plus; l'intelligence et la volonté sont réduites à l'impuissance; la défaite est certaine.

L'amoureux, qu'il soit homme ou femme, est en proie à une force irrésistible qui s'empare de lui et qui lui fait faire des gestes et des actes imprévisibles dont il aurait honte, s'il avait l'usage complet de sa raison. Au lieu d'être une joie, de donner un sens à la vie, d'élargir l'âme et l'esprit, l'amour

²Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, p. 262.

naissant produit des soupçons et des excès; d'humeur aimable auparavant, l'être humain devient jaloux et violent. Chez Consalve, c'est le soupçon qui lui fait prendre conscience de la naissance de l'amour:

Il avait été amoureux, mais il n'avait jamais été jaloux. Cette passion, qui lui était inconnue, se fit sentir en lui, pour la première fois, avec tant de violence qu'il crut être frappé de quelque douleur que les autres hommes ne connaissent point. Il avait, ce lui semblait, éprouvé tous les maux de la vie; et cependant il sentait quelque chose de plus cruel que tout ce qu'il avait éprouvé. Sa raison ne put demeurer libre...³

Seules les douleurs que donne l'amour, notamment la jalousie, la crainte de l'absence, le manque de communication avec l'être aimé rendent Consalve conscient de son amour pour Zaïde. La difficulté s'accroît dans leur cas par le fait qu'ils ne peuvent même pas se parler; lorsqu'il voit pleurer Zaïde, Consalve, parce qu'il ignore tout de cette étrangère, y compris la langue qu'elle parle, tire une conclusion prématurée: il croit qu'elle regrette un amant mort dans le naufrage. La cruauté du sort s'acharne sur lui en lui faisant croire qu'il ressemble à cet amant perdu:

³Madame de La Fayette, Zaïde, p. 48.

... j'aime Zaïde et Zaïde en aime un autre; et c'est de tous les malheurs celui qui m'a paru le plus redoutable et celui dont je me croyais le plus éloigné. Je m'étais flatté que ce n'était peut-être pas un amant que Zaïde regrettait; mais je la trouve trop affligée pour en douter; j'en suis encore persuadé par le soin que je lui ai vu de chercher quelque chose qui vient sans doute de ce bienheureux amant; et, ce qui me paraît plus cruel que tout ce que je viens de vous dire, je ressemble, Alphonse, à celui qu'elle aime.⁴

Enfin ce qui achève de rendre Consalve tout à fait malheureux, c'est d'apprendre qu'Alamir, prince de Tharse, est "passionnément amoureux" de Zaïde. "Pourquoi ai-je retrouvé Zaïde... avant que d'apprendre qu'Alamir en est aimé!... Quelle destinée est la mienne, que même la douceur de Zaïde ne serve qu'à me rendre malheureux!"⁵

Dans d'autres circonstances, les soupçons proviennent d'une jalousie qui a pour base un amour exclusif; il s'en dégage alors un désir de possession totale de la personne aimée qui peut aller jusqu'à la véritable folie. L'amour d'Alphonse pour Bélasire illustre cette frénésie. Esprit méfiant, Alphonse est rongé par le soupçon; il examine toutes les incertitudes et toutes les probabilités; il aspire à une possession complète

⁴Ibid., p. 50.

⁵Ibid., p. 149.

de Bélasure; il souhaite même d'anéantir tout ce qui en elle est vie indépendante. Il en veut d'abord à un mort, le comte de Lare, et tourmente sans cesse Bélasure, parce qu'il croit qu'elle l'a aimé. Toutes les horreurs de la jalousie s'emparent de son esprit; il n'est plus le maître de ses sentiments. Il pousse l'ignominie jusqu'à imaginer que don Manrique, son meilleur ami, est son rival. Bélasure réalise finalement que le mal dont souffre Alphonse est incurable, et que l'amour ne procure pas le bonheur; elle lui dit "vous m'avez confirmée dans l'opinion que j'avais qu'on ne peut pas être heureux en aimant quelqu'un."⁶

On voit aussi les manifestations de la jalousie dans l'attitude tourmentée de Féline. Son inclination violente pour Alamir, la rend jalouse de Zaïde, à qui s'adressent toutes les attentions de ce prince.

Sa beauté m'était si redoutable... Je ne sais s'il est nécessaire que je vous dise ce que je souffrais et les divers mouvements dont mon coeur était combattu; je ne pouvais supporter de le voir auprès de Zaïde, et de l'y voir si amoureux; et d'un autre côté je ne pouvais vivre sans lui.⁷

⁶Ibid., p. 123.

⁷Ibid., p. 170-71.

Parfois, la naissance de l'amour amène aussi dans les coeurs la crainte; les êtres ont peur d'aimer parce qu'ils savent que l'amour est une redoutable passion; effrayés et écrasés par les obstacles qui les séparent de la personne aimée, les individus sont déprimés et se laissent envahir par la honte, une honte d'autant plus humiliante qu'elle est acceptée. Consalve a peur d'aimer Zaïde à cause de la mauvaise expérience dont il a souffert avec Nugna Bella; mais la passion l'emporte dans un tourbillon de soupçons et de malheurs auquel il ne peut échapper:

... que je suis malheureux! que je suis faible! que je suis désespéré!... Cependant j'adore Zaïde, dont je ne connais rien, sinon qu'elle est belle et qu'elle est prévenue pour un autre. Puisque j'ai été trompé dans l'opinion que j'avais conçue de Nugna Bella, que je connaissais, que puis-je attendre de Zaïde que je ne connais point?... quel mal que la jalousie! Ah! don Garcie, vous aviez raison; il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord et qui nous surprennent; les autres ne sont que des liaisons où nous portons volontairement notre coeur. Les véritables inclinations nous l'arrachent malgré nous et l'amour que j'ai pour Zaïde est un torrent qui m'entraîne sans me laisser un moment le pouvoir d'y résister.⁸

Réciproquement, Zaïde n'ose pas avouer à Consalve

⁸Ibid., p. 50, 87-88.

qu'elle l'aime; elle croit qu'il lui préfère une autre femme; elle dit à Félimé:

Vous vous trompez... lorsque vous croyez qu'il a de l'inclination pour moi; il en a sans doute pour quelque autre; et la tristesse que je lui vois vient d'une passion dont je ne suis pas la cause. J'ai au moins la consolation, dans mon malheur, que l'impossibilité de lui parler m'empêche d'avoir la faiblesse de lui dire que je l'aime.⁹

Puis elle se décide à le lui avouer par écrit: "s'il a de la passion pour moi, il trouvera à la fin les moyens de se faire expliquer ce que je lui aurai écrit; s'il n'en a pas, je serai consolée qu'il ignore que je l'aime..."¹⁰ Félimé, elle, voudrait avouer à Zaïde sa passion pour Alamir, mais n'en a pas le courage. De plus, elle craint de faire voir à Alamir qu'elle l'aime, parce qu'après avoir appris ses aventures et son humeur, elle sait que le seul moyen d'être aimée de lui est de ne pas l'aimer.

Il va sans dire que, pour les personnages de Madame de La Fayette, l'amour est synonyme de malheur.

⁹Ibid., p. 211.

¹⁰Ibid., p. 212.

Il ne s'arrête pas non plus aux soupçons, à la jalousie, à la crainte, mais pousse l'être jusqu'au crime et à la folie. Le désespoir et la colère d'Alphonse, qui harcèle Bélasire de questions continuelles, passent les bornes de la raison. Cette persécution incessante devient une vraie tyrannie. Bélasire lui reproche sa conduite inhumaine: "Vous n'êtes pas le plus malheureux homme du monde... mais vous êtes le plus déraisonnable..."¹¹ L'obsession d'Alphonse prend des proportions tellement absurdes qu'elle devient folie et fait son malheur:

... comme je vois que le dérèglement de votre esprit est sans remède et que, lorsque vous ne trouvez point de sujets de vous tourmenter, vous vous en faites sur des choses qui n'ont jamais été et sur d'autres qui ne seront jamais, je suis contrainte, pour votre repos et pour le mien, de vous apprendre que je suis absolument résolue de rompre avec vous et de ne vous point épouser.¹²

Fou de jalousie mal fondée, il tue son meilleur ami, perd sa maîtresse et la contraint à se retirer dans un couvent et à être malheureuse toute sa vie; toutefois le sang qu'il a répandu le met en rage et en fureur

¹¹Ibid., p. 120.

¹²Ibid., p. 123.

contre lui-même et lui fait quitter le monde après avoir ruiné trois vies, celle de don Manrique, celle de Bélasire, et la sienne.

Moins furieuse que celle d'Alphonse, la jalousie de Consalve est néanmoins évidente, et le force lui aussi à se battre contre son rival, Alamir, qui mourra des blessures reçues dans ce combat. Ayant satisfait son besoin de vengeance et ayant ainsi surmonté les obstacles qui se dressaient entre lui et Zaïde, il peut désormais poursuivre sa conquête de cette beauté. Malheureusement, la mort d'Alamir ne passe pas inaperçue, mais provoque un débordement de douleur chez Félimé qui ose avouer, en paroles nuancées, son amour au mourant: "Croyez... que, si j'avais été à la place de Zaïde, nul autre n'aurait été préféré au prince de Tharse."¹³

En vérité, l'amour entre deux personnes libres, dans les romans de Madame de La Fayette, est une lutte pénible et déchirante. Même s'il ne revêt pas le caractère tragique de la passion adultère, il demeure cependant une passion incontrôlable dont les ravages marquent profondément les âmes.

¹³Ibid., p. 228.

Mais qu'il s'agisse alors d'un mariage politique comme celui de Mlle de Mézières et du prince de Montpensier, d'un mariage d'intérêt, comme celui de Mlle de Strozzi et du comte de Tende ou d'un mariage de raison, comme celui de Mlle de Chartres et du prince de Clèves, il ne sera, selon Madame de La Fayette, jamais heureux. Celle-ci adhère à la maxime de La Rochefoucauld: "Il y a de bons mariages, mais il y en a point de délicieux."¹⁴ L'amour conjugal s'élève, comme on le voit dans la Princesse de Montpensier, la Princesse de Clèves, et la Comtesse de Tende, sur une base extrêmement fragile.

Dans la société qui sert de cadre au roman, le mariage des héritières des grandes familles est une affaire de première importance. On considère d'abord l'union de deux familles plutôt que celle de deux personnes; le rang l'emporte toujours sur les sympathies réciproques. Dans la Princesse de Montpensier, on apprend que Mlle de Mézières est une grande héritière, par ses grands biens, et par l'illustre maison d'Anjou dont elle descend. La maison de Bourbon s'aperçoit de

¹⁴ La Rochefoucauld, Maximes (Paris: Editions Bordas, 1966), p. 71.

l'avantage qu'elle recevrait de ce mariage; elle fait donc épouser cette héritière au jeune prince de Montpensier. La princesse de Clèves, elle, est de la même maison que le vidame de Chartres et une des plus grandes héritières de France. De son côté, la comtesse de Tende est Mademoiselle de Strozzi, fille du maréchal et proche parente de Catherine de Médicis. Ce sont, dans cette société, les calculs d'ambition et d'intérêt qui déterminent le choix du conjoint; en voici un exemple: Mme de Chartres, personne extrêmement glorieuse, ne trouve presque rien digne de sa fille. La plupart du temps, la jeune fille accepte sans trop de répugnance et même parfois avec bonne grâce le mari que ses parents ont choisi pour elle. Comme c'est la coutume, elle n'ose pas s'opposer aux volontés paternelles. Les mariages de raison semblent les meilleurs. Parallèlement à la situation politique, les rapports entre nouveaux époux se limitent au strict nécessaire et se basent sur l'intérêt et le calcul.

Comme le roi est le maître de son royaume, de même l'époux est le maître incontesté de son foyer; suivant l'exemple de l'aristocratie, la femme se soumet entièrement aux ordres de son époux. Libre dans toutes

ses actions, allant et venant comme bon lui semble, voilà la vie de l'époux; au contraire, celle de sa femme est suivie de près; elle doit toujours s'incliner devant les volontés de l'homme. Elle lui doit une obéissance prompte et un profond respect; il peut s'emporter contre elle avec des "violences épouvantables", comme le fait le prince de Montpensier quand il surprend sa femme causant avec le duc de Guise, et peut lui défendre de parler jamais à cet homme. Lorsque son mari lui ordonne de revenir à Champigny, la princesse de Montpensier, malgré la dureté de ce commandement, doit obéir. Le prince de Clèves, lui aussi, ordonne souvent à Mme de Clèves d'abandonner ses retraites pour le rejoindre à Paris; enfin, pour prouver que le mari est le maître absolu du foyer, de qui dépend toutes les grâces, Madame de La Fayette nous présente le comte de Tende qui, lui, tient entre ses mains la vie de sa femme:

Le désir d'empêcher l'éclat de ma honte
l'emporte présentement sur ma vengeance;
je verrai, dans la suite, ce que j'ordonnerai
de votre indigne destinée. Conduisez-vous
comme si vous aviez toujours été ce que vous deviez être.¹⁵

¹⁵Madame de La Fayette, La Comtesse de Tende, p. 411.

Gustave Fagniez, dans La Femme et la Société française dans la première moitié du XVIIe siècle, explique le rôle de la femme dans le mariage.

De même que la cohabitation était pour la femme mariée la première obligation légale, la fidélité était son premier devoir moral. Si l'opinion et la loi faisaient une grande différence entre son infidélité et celle du mari, c'était à cause du respect dû à celui-ci et de l'honneur familial dont il était le gardien.¹⁶

Dans l'oeuvre de Madame de La Fayette, l'amour conjugal n'existe pas; il est un leurre. Puisqu'il est libre, l'homme choisit sa femme; par ailleurs, cette dernière doit accepter sans sourciller l'homme qu'on lui désigne comme mari. La demande en mariage, même si elle est avantageuse, ne certifie pas que la femme aime celui qui la choisit. Seul le prince de Clèves conçoit pour sa future femme, dès le moment qu'il la rencontre, "une passion et une estime extraordinaires". Et cependant, même avant son mariage il est inquiet des sentiments de Mlle de Chartres à son égard; l'amour qu'il lui témoigne n'est pas réciproque;

¹⁶ Gustave Fagniez, La Femme et la Société française dans la première moitié du XVIIe siècle (Paris: Librairie Universitaire J. Gamber, 1929), p. 163.

Vous n'avez pour moi qu'une sorte de bonté qui ne me peut satisfaire; vous n'avez ni impatience, ni inquiétude, ni chagrin; vous n'êtes pas plus touchée de ma passion que vous le seriez d'un attachement qui ne serait fondé que sur les avantages de votre fortune et non pas sur les charmes de votre personne.

Il y a de l'injustice à vous plaindre, lui répondit-elle; je ne sais ce que vous pouvez souhaiter au delà de ce que je fais, et il me semble que la bienséance ne permet pas que j'en fasse davantage.

Il est vrai, lui répliqua-t-il, que vous me donnez de certaines apparences dont je serais content s'il y avait quelque chose au delà; mais, au lieu que la bienséance vous retienne, c'est elle seule qui vous fait faire ce que vous faites.¹⁷

Pour Mlle de Chartres, son mariage au prince de Clèves prend la forme d'un devoir à accomplir. L'amour en est totalement exclu. Elle épouse cet homme "avec moins de répugnance qu'un autre". Leurs dialogues de fiancés marquent déjà l'éloignement et le manque de communication entre eux: "M. de Clèves ne voyait que trop combien elle était éloignée d'avoir pour lui des sentiments qui le pouvaient satisfaire, puisqu'il lui paraissait même qu'elle ne les entendait pas."¹⁸ Le mariage ne change rien à la situation; femme vertueuse, elle vit

¹⁷Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, p. 258.

¹⁸Ibid., p. 259.

"parfaitement bien" avec son mari; mais ce dernier n'est pas "entièrement heureux". Chacun commence à faire, malgré la présence de l'autre, l'expérience de la solitude morale.

Mariés pour satisfaire leurs familles, le prince et la princesse de Montpensier ne s'aiment pas. "Tourmentée par ses parents d'épouser ce prince", celle-ci a abandonné l'espoir, déjà devenu impossible (puisqu'elle était promise au duc de Maine, cadet du duc de Guise), d'épouser le duc de Guise qu'elle aime, et elle est devenue la princesse de Montpensier. Comme l'on sait son coeur appartiendra uniquement au duc de Guise. De son côté, le prince de Montpensier ignore tout de sa femme, "qui lui était quasi une personne inconnue". Après deux années d'absence, il est surpris de sa beauté et une "jalousie naturelle" s'empare de son esprit; il sait qu'il ne sera pas seul à la trouver belle. La jalousie furieuse qu'il a du duc de Guise, lui fait réaliser qu'il est amoureux de sa femme. De même, c'est au moment où la comtesse de Tende commence à aimer le chevalier de Navarre et s'éloigne de son mari, qu'elle a aimé d'abord avec passion mais qui "ne la regarda que comme une enfant", que celui-ci devient "aussi

amoureux d'elle que si elle n'eût point été sa femme". Il la dédaigne jusqu'au moment où elle se détourne de lui.

Madame de La Fayette fait une étude du mariage dans la Princesse de Montpensier, la Princesse de Clèves et la Comtesse de Tende. Chaque oeuvre représente un drame à trois personnages. Unis seulement par les liens du mariage, les époux ne le sont pas par ceux du coeur. Vivant ensemble, ils ne font pourtant aucun effort pour se connaître et au lieu de se rapprocher, leurs âmes s'éloignent. L'écart s'élargit à tel point qu'il n'existe plus aucune communication, ni aucun sentiment de douceur, ni aucune chaleur entre ces deux êtres.

En tant qu'institution sociale, le mariage symbolise des valeurs objectives; il est "raisonnable" alors que l'amour est une "passion troublante". Dans les oeuvres ci-dessus, le véritable amour commence après le mariage: c'est le choix capricieux de la passion. Une jeune fille riche doit épouser un homme qu'elle n'aime pas; un autre homme lui révèle l'amour; sa vertu et sa réputation resteront-elles intactes? La princesse de Montpensier sent tout le poids accablant de sa passion

nouvelle:

... quelles réflexions ne fit-elle point sur la honte de s'être laissé fléchir si aisément aux excuses du duc de Guise, sur l'embarras où elle s'allait plonger en s'engageant dans une chose qu'elle avait regardée avec tant d'horreur et sur les effroyables malheurs où la jalousie de son mari la pouvait jeter! Ces pensées lui firent faire de nouvelles résolutions, mais qui se dissipèrent dès le lendemain par la vue du duc de Guise.¹⁹

Et combien sont précieux les conseils d'une mère, Mme de Chartres, à sa fille: "Songez ce que vous devez à votre mari; songez ce que vous vous devez à vous-même..."²⁰ Partagées entre le désir d'aimer et celui de conserver leur vertu, ces femmes hésitent devant le danger; puis finalement, l'amour l'emporte parce que le mariage ne satisfait pas le besoin d'aimer; il ne rend pas heureux.

L'adultère naît du manque d'amour dans le mariage; le besoin d'être aimé et d'aimer est si fort qu'il doit être satisfait. Et si le mariage n'apporte pas cet amour si nécessaire, c'est en dehors du mariage qu'on le cherche. La femme est toujours jeune et belle, sans beaucoup d'expérience; son mari est de nature jalouse;

¹⁹Madame de La Fayette, La Princesse de Montpensier, p. 17-18.

²⁰Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, p. 278.

l'amant, bien fait, intelligent et valeureux, aspire malgré ses scrupules, malgré le sens de l'honneur, et malgré le respect qu'il doit à sa maîtresse, à la possession totale de la femme qu'il aime. Habile dans sa passion, il devient une tentation constante pour sa maîtresse. Mariée contre son coeur, la femme trouve chez l'amant un homme aimable et amoureux; la princesse de Montpensier ne peut pas refuser son coeur à un homme qui l'avait possédé autrefois et qui vient de tout abandonner pour elle. Délaisée par son mari qui la considère une enfant, et qui aime une autre femme, flattée d'être elle-même aimée, la comtesse de Tende se sent "un amour violent" pour le chevalier de Navarre. La princesse de Clèves n'a pas d'amour pour le prince de Clèves; "la qualité de mari lui donna de plus grands privilèges; mais elle ne lui donna pas une autre place dans le coeur de sa femme."²¹

La femme a donc un choix à faire, entre la tranquillité conjugale et la passion, entre l'ordre et le désordre. Une force aveugle et irrésistible s'insinue dans les coeurs et ravage les âmes pures: c'est l'amour

²¹Ibid., p. 260.

d'inclination. Comment ces femmes peuvent-elles résister à l'amour qu'elles ont tant attendu? Elles n'y échappent pas. L'inclination est d'abord inconsciente; la présence de l'amant fortifie le développement de l'amour. La princesse de Montpensier trouve le duc de Guise "beaucoup mieux fait" que lorsqu'elle l'avait connu, mais elle prend la résolution formelle de "ne s'engager jamais"; hélas, on sait comment l'amour abat d'un coup les plus hautes et les plus solides barrières élevées contre lui. La princesse de Clèves n'avoue pas à sa mère, comme elle a l'habitude de le faire pour "ses autres amants", les sentiments que lui témoigne le duc de Nemours. Ce n'est qu'après avoir appris que ce dernier ne se faisait du commerce des femmes qu'un plaisir et non un attachement sérieux et qu'il se mêlait d'aventures de galanterie, que la princesse réalise, par la douleur qu'elle ressent, l'intérêt qu'elle lui porte. C'est alors que l'inclination devient consciente; la femme s'avoue à elle-même qu'elle aime; Mme de Chartres jette la honte et l'effroi dans le coeur de sa fille: "Vous avez de l'inclination pour M. de Nemours... Il y a déjà longtemps que je me suis aperçue de cette inclination... Vous ne la connaissez que trop présentement;

vous êtes sur le bord du précipice..."²² Et cette inclination se nourrit d'admiration, que les amants provoquent et qu'ils ressentent l'un pour l'autre. Ils deviennent doux et enjoués, encore plus aimables qu'à l'ordinaire; ils sont tous les deux ce qu'il y a de plus parfait à la cour; c'est le cas certainement de la princesse de Clèves et du duc de Nemours; de même la beauté de la princesse de Montpensier attire "les yeux de tout le monde"; la cour entière regarde aussi avec admiration la comtesse de Tende. La beauté du corps, la grâce des manières, les charmes de l'esprit sont des qualités qui augmentent l'amour. L'attrait physique prend une place importante dans la hiérarchie des sentiments amoureux. La première rencontre de la princesse de Clèves et du duc de Nemours illustre parfaitement cette importance de la beauté;

(M. de Nemours) était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne; mais il était difficile aussi de voir Mme de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement.²³

²² Ibid., p. 277.

²³ Ibid., p. 261-62.

Si à première vue l'amour apparaît comme une source de joie, c'est-à-dire une compensation au manque d'amour dans le mariage, il est certain, par ailleurs, qu'il est condamné d'avance. S'étant laissé surprendre par l'amour, la femme est impuissante à y résister; pourtant l'espoir d'épouser l'être aimé est interdit dès le début de cette liaison. La passion n'est en fait qu'une "illusion sans durée". Malgré toutes les résolutions prises à Champigny, la princesse de Montpensier, recevant tous les jours des marques de l'amour du duc de Guise, commence à sentir de la passion pour lui. En sa présence, elle se laisse envahir par la flamme bienfaisante de cet amour. Mais seule, elle se repent de s'abandonner si facilement aux charmes de cet homme. En plus, la jalousie que lui donne la beauté de Madame, à qui le duc avait fait la cour, l'aide à défendre "le reste de son coeur contre les soins du duc de Guise." Puis finalement l'homme pour qui elle a tout hasardé, et sa vertu et sa réputation, l'abandonne. "Ce fut le coup mortel pour sa vie."²⁴ Cette princesse meurt malheureuse après

²⁴ Madame de La Fayette, La Princesse de Montpensier, p. 33.

avoir perdu l'estime et la confiance de son mari, après avoir perdu son amant à la princesse de Noirmoutier "qui donnait plus d'espérance" qu'elle-même, et après avoir perdu le meilleur ami du monde.

Ayant fait son chemin, à pas lents mais précis, dans le coeur de Mme de Clèves, l'amour remporte sa première victoire en répandant le trouble et la désorganisation dans cette âme d'habitude si raisonnable. Elle refuse d'abord d'aller au bal du maréchal de Saint-André parce que M. de Nemours trouve insupportable de voir sa maîtresse dans une assemblée. Lorsque ce dernier lui dérobe son portrait, elle perd la maîtrise d'elle-même; toutes ses actions laissent voir "cette sorte de trouble et d'embarras que cause l'amour dans l'innocence de la première jeunesse."²⁵ La lettre du vidame de Chartres, que Mme de Clèves comme tant d'autres croit être celle de M. de Nemours, trouble son repos et lui fait ressentir toutes les horreurs de la jalousie. La chose étant éclaircie, elle se laisse aller à la joie de savoir que M. de Nemours ne l'a pas trompée et qu'il l'aime. S'enfermant ensemble

²⁵Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, p. 303.

pour travailler à la rédaction d'une nouvelle lettre qui sauvera le vidame, ils sont charmés l'un et l'autre de "cet air de mystère et de confiance". Une fois seule, Mme de Clèves se rend compte de la situation alarmante dans laquelle elle s'est laissée entraîner: "Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi."²⁶ M. de Nemours remarque avec désespoir les efforts de Mme de Clèves pour cacher ses sentiments. "Est-il possible... que je sois aimé de Mme de Clèves et que je sois malheureux?"²⁷ Même après la mort de M. de Clèves, lorsqu'il lui serait possible d'épouser M. de Nemours, Mme de Clèves lui oppose son devoir envers la mémoire de son mari et le repos de son âme, car ayant fait l'expérience de la jalousie, elle a peur que son amant ne lui soit pas toujours fidèle. "M. de Clèves était peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage."²⁸ C'est ainsi que Mme de Clèves refuse le bonheur auquel, à l'égard du monde, elle avait droit et se retire de

²⁶Ibid., p. 330.

²⁷Ibid., p. 369.

²⁸Ibid., p. 387.

la cour.

La comtesse de Tende aime l'homme que sa meilleure amie va épouser. Elle se trouve dans une agitation sans repos. "Cette trahison lui fit horreur. La honte et les malheurs d'une galanterie se présentèrent à son esprit; elle vit l'abîme où elle se précipitait et elle résolut de l'éviter... Elle tint mal ses résolutions."²⁹ Elle s'engage dans une passion où se multiplient les obstacles et les périls. Le malheur inévitable arrive: elle est enceinte. Le chevalier de Navarre meurt et elle est contrainte d'avouer sa passion à son mari. Prise de remords et de honte, elle succombe.

Chaque fois qu'une femme cherche l'amour en dehors du mariage, elle rencontre sur son chemin le malheur. Le bonheur, auquel elle aspirait, reste inaccessible. Mais n'y a-t-il pas aussi des obstacles qui viennent d'elle-même? Est-ce qu'elle se connaît vraiment? Est-elle certaine de son coeur, de ses sentiments, de ses émotions? Peut-elle se fier entièrement à sa raison? Non, car à mesure que la passion grandit,

²⁹Madame de La Fayette, La Comtesse de Tende, p. 400-401.

cette femme ne se reconnaît plus. Elle se découvre une âme double; la personne qu'elle connaissait, n'est plus un être raisonnable, pensant clairement, mais devient plutôt un être sensible, impulsif, que guide son coeur. Elle finit alors par admettre que la connaissance complète de son âme lui échappe.

Ainsi toute passion est troublante pour l'équilibre intérieur de la femme. Se comportant à sa façon, menant sa vie propre dans l'âme, l'amour suit une démarche réglée, celle de donner à l'être un moyen nouveau de se connaître. Une nature excellente, une éducation parfaite, même un mari ne peuvent tenir l'amour en respect. Même si la passion de Mme de Clèves est en opposition complète avec son idéal, son emprise est inébranlable. Les personnages réalisent d'abord leur impuissance en face de la passion. Ils ne se reconnaissent plus; ils sont des énigmes; et quand ils cherchent à s'examiner, ils sont égarés par des "puissances trompeuses", comme l'imagination, qui les entraîne au-delà de la connaissance rationnelle. C'est seulement par la conscience introspective d'eux-mêmes, qu'ils parviendront à se connaître un peu plus. Avant même de sentir ce changement en eux, ils laissent voir des marques

involontaires de leur trouble; Sainte-Beuve a noté cette transformation chez Mme de Clèves:

La rougeur familière de Mme de Clèves, qui d'abord est presque son seul langage, marque bien la pensée de l'auteur, qui est de peindre l'amour dans tout ce qu'il a de plus frais et de plus pudique, de plus adorable et de plus troublant, de plus indé- cis et de plus irrésistible, de plus lui-même en un mot.³⁰

Comme l'amour surgit sous forme de force explosive qui rompt la continuité de l'être, il opère une coupure dans l'existence intérieure de l'âme; elle devient insaisissable; les pensées échappent à la prise directe de la conscience. Mais les personnages ne découvrent pas tout de suite l'amour, parce qu'ils se le cachent. Leurs sentiments réels sont activement et sans cesse dissimulés à la conscience, par elle-même; ils sont relégués au subconscient. Lorsque les êtres prennent pleinement conscience de leurs sentiments, il est trop tard; cela signifie qu'ils les avaient déjà. Une rougeur, un geste, et c'est l'amour avant même qu'ils soient conscients d'aimer. Victime d'idées reçues, la princesse de Clèves est docile; elle fait

³⁰Sainte-Beuve, Les Grands Ecrivains français (Paris: Librairie Garnier Frères, 1930), p. 119.

preuve de "cécité mentale", parce qu'elle ne se méfie pas de ses impulsions qu'elle croit au contraire raisonnables. Plus sensibles et moins raisonneuses que les hommes, les femmes sont encore plus éloignées de la véritable connaissance de soi. Consalve explique: "on ne connaît point les femmes, elles ne se connaissent pas elles-mêmes, et ce sont les occasions qui décident des sentiments de leur coeur."³¹

L'âme est donc insaisissable, mais elle est aussi inconstante. Une raison droite, bien dressée, un coeur qui n'a "ni impatience, ni inquiétude, ni chagrin" se transforment subitement sous le choc de la passion. La tranquillité parfaite de l'âme s'évanouit totalement. La passion n'obéit pas au devoir et aux exigences sociales. Au contraire, le coeur trahit la volonté. La passion se glisse dans les actions commandées par la raison. Les duplicités délicates et les contradictions de l'amour sont multiples. En voici deux exemples:

³¹ Madame de La Fayette, Zaïde, p. 84.

Mme de Clèves avait d'abord été fâchée que M. de Nemours eût eu lieu de croire que c'était lui qui l'avait empêchée d'aller chez le maréchal de Saint-André; mais ensuite elle sentit quelque espèce de chagrin que sa mère lui en eût entièrement ôté l'opinion.

Mme de Clèves s'était bien doutée que ce prince s'était aperçu de la sensibilité qu'elle avait eue pour lui et ses paroles lui firent voir qu'elle ne s'était pas trompée. Ce lui était une grande douleur de voir qu'elle n'était plus maîtresse de cacher ses sentiments et de les avoir laissés paraître au chevalier de Guise. Elle en avait aussi beaucoup que M. de Nemours les connût; mais cette dernière douleur n'était pas si entière et elle était³² mêlée de quelque sorte de douceur.

Ainsi l'amour endort la lucidité qui s'entoure de mensonges honnêtes et de prétextes bienséants; l'homme est bien faible quand il est amoureux.

Le hasard accentue l'inconstance en provoquant l'éveil de l'amour dans des coeurs qui se croyaient à l'abri de toute déraison sentimentale, puis transforme littéralement les êtres. Quel désarroi lorsque cet être si sûr de lui réalise que ce qu'il craignait le plus au monde, est un fait accompli. Malgré les exigences du bon sens, l'amour surgit inopinément entre

³² Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, p. 274, 307.

deux êtres. La vraie passion se manifeste en coup de foudre pour un être inconnu; le hasard provoque l'éveil de l'amour et trouve ses victimes sans défense. La première rencontre détermine les événements en installant la passion dans les coeurs. Au-delà de la magnificence et de la galanterie, règnent maintenant le hasard, la passion incontrôlée, le délire et le désordre absolu. Le comte de Chabanes est inquiet de la liaison qui s'établit entre la princesse de Montpensier et le duc de Guise: "Ce que le hasard avait fait pour rassembler ces deux personnes lui semblait de si mauvais augure, qu'il pronostiquait aisément que ce commencement de roman ne serait pas sans suite."³³

Ce poison redoutable, qu'est l'amour, se glisse dans les âmes, y grandit, transforme entièrement ce qu'il touche et va jusqu'à mener ses victimes à la mort. L'amour du comte de Chabanes pour la princesse de Montpensier illustre cette transformation radicale. Dépouillé de sa raison, l'être amoureux ne se reconnaît plus; son esprit est brouillé; à chaque instant,

³³Madame de La Fayette, La Princesse de Montpensier, p. 12.

il est infidèle à lui-même; il s'aperçoit différent, jusqu'à en être méconnaissable. Il ressent de la joie, de la tristesse, de la pitié, de la jalousie, de la sympathie. En un mot, il est métamorphosé.

Mais l'être peut-il s'abandonner à ces émotions? Jamais en public. Ce n'est que seul qu'il s'interroge, qu'il s'examine, qu'il "rêve" ou fait réflexion. Champigny, Coulommiers servent de retraites aux âmes troublées. Ces endroits paisibles et merveilleux correspondent parfaitement à la solitude morale des personnages. Madame de La Fayette observe une société, celle de la cour, qui place ses membres dans une situation impossible: celle de vouloir se fier à quelqu'un, de vouloir lui faire des confidences, mais de ne trouver personne. La douleur, que ressent Mme de Clèves à la mort de sa mère, s'aggrave par la perte d'un soutien moral. L'amour, parce qu'il est égoïste, rapporte tout à lui. Mme de Clèves avait besoin de sa mère pour se défendre de son propre coeur. Face à l'amour, l'être est donc seul; responsable de ses actions, il doit veiller à ne pas laisser paraître ses sentiments.

S'il trouve quelques moments de solitude, ce sera pour se remémorer les joies et les peines causées

par l'amour, pour interroger sa destinée. Doit-il "souffrir" la passion? Doit-il y répondre? Doit-il s'engager dans une galanterie? Veut-il s'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que lui réserve l'amour? Tour à tour, l'obscurité, la honte, s'installent dans l'âme. L'être se sert de certains moments de solitude pour fermer les yeux: il désire réfléchir et constate par ce fait même les progrès du mal amoureux. Aux inquiétudes terrifiantes de la défiance et de la jalousie, succède l'instabilité morale; elle se retrouve presque à chaque page et contraste avec l'état de "repos" auquel l'être essaie de parvenir; la répétition constante des mots "agitation", "désordre", "trouble", "inquiétude" dépeint le manque de stabilité intérieure de l'âme touchée par l'amour.

Les personnages de Madame de La Fayette vivent donc dans un climat psychologique de tension continue. Chaque individu doit être sur ses gardes, se méfiant à la fois de lui-même et surtout de la vigilance curieuse des autres. L'embarras, le trouble et l'affliction s'emparent de Mme de Clèves lorsqu'elle apprend que M. de Nemours n'ignore pas qu'elle est la femme qui a pour lui une passion violente. Parce qu'ils

demeurent à la cour, les acteurs de ce théâtre doivent apprendre l'art de feindre. Il arrive cependant qu'un être est incapable de contrôler ses sentiments; devant la toute-puissance de la passion surtout, il est sans force. Lors de l'accident de M. de Nemours, où il porte son cheval contre un pilier du manège, pour éviter de blesser le roi, Mme de Clèves, le croyant plus blessé qu'il ne l'est, ne songe pas à cacher son trouble; son visage reflète la pitié et l'amour. Cet instant de faiblesse ne passe pas inaperçu; le chevalier de Guise sent alors une vive douleur parce qu'il perd l'espérance d'être aimé de cette belle princesse; il a remarqué le vif intérêt que porte Mme de Clèves à M. de Nemours et il se résout à la mort ou à un "éloignement éternel". Les êtres voient très bien ce qu'il faut faire: renoncer au bonheur, à l'espoir d'aimer et d'être aimé; mais que le devoir coûte! Ce sont de pauvres créatures humaines qui ont besoin de se rappeler leur vertu et leur devoir. Ils hésitent sur la conduite à suivre parce qu'ils écoutent maintenant leur coeur au lieu de leur raison. Ce n'est plus l'idéal cornélien qui conduit les âmes, mais plutôt l'expérience de l'amour. Qu'il est difficile d'abandonner ce qu'on a déjà goûté; comme

il est facile au contraire de succomber à la tentation amoureuse. La princesse de Montpensier, bien qu'elle ait pris la résolution de ne point s'attacher au duc de Guise, faiblit rapidement; elle avoue au comte de Chabanes qu'elle commence à sentir au fond de son coeur la passion qu'elle avait eue autrefois pour le duc de Guise.

Parce qu'il est constamment obligé de se conformer aux lois de la société à laquelle il appartient, le courtisan n'est jamais libre. Sa conduite est réglée d'avance; dans ce monde où le devoir commande, il ne peut protester qu'intérieurement contre les disciplines conventionnelles. Le moindre écart dans sa conduite ou le moindre indice d'émotion ou de lutte intérieure peuvent le perdre. Pourtant quand la passion fait irruption, l'être réalise que sa volonté seule est insuffisante à régir son propre coeur. C'est à ce moment qu'il se révolte intérieurement; longtemps soumis à la nécessité du "paraître", imposée par les convenances rigides de la cour, l'homme se laisse envahir par sa passion, qui l'emporte finalement sur sa volonté.

Sous la surface tranquille des apparences, se débattent les sentiments en révolte; "les fiançailles de Madame,

qui se faisaient le lendemain, et le mariage qui se faisait le jour suivant, occupaient tellement toute la cour que Mme de Clèves et M. de Nemours cachèrent aisément au public leur tristesse et leur trouble."³⁴

La solitude morale de l'être face à l'amour a pris jusqu'ici un caractère négatif. Pourtant la protestation contre les disciplines conventionnelles rend l'être humain conscient de son autonomie. Même s'il ne se révolte pas ouvertement, l'homme du dix-septième siècle apprend à méditer, à se mieux connaître, à s'interroger sur des sentiments nouveaux. C'est un arrêt dans le temps pour lui permettre de chercher un refuge qui le protège des passions.

L'amour prend assurément la première place dans cette société gouvernée par le plaisir et l'oisiveté. Que ce soit entre deux personnes libres, entre fiancés, entre époux ou entre amants, l'amour amène toujours le malheur et non le bonheur. Parce que son âme est insaisissable et inconstante, l'homme a peur de l'amour qui se présente comme une force inéluctable et destructrice. A cette connaissance incomplète de soi, se joint

³⁴Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, p. 353.

la solitude morale de l'être face à cet amour qui l'en-
vahit et le transforme. Comment peut-il réagir contre
la force de la passion? Pour gagner du temps, il se
réfugie dans la solitude pour examiner son coeur et dé-
cider de sa conduite. C'est alors que, devant l'impos-
sibilité absolue d'atteindre le bonheur, il se révolte
intérieurement contre les lois de cette société dans
laquelle il vit. La lutte continue cependant, car en
plus d'être privé de bonheur, il lui sera aussi défen-
du de manifester son amour à la personne aimée.

Chapitre III

LES OBSTACLES AUX MANIFESTATIONS DE L'AMOUR

Qu'ils le veuillent ou non, les héros et les héroïnes de Madame de La Fayette sont condamnés à la solitude morale. Ils ne sont pas heureux et ne connaîtront pas non plus, sur terre, le bonheur. Le malheur s'acharne sur eux et régit leur vie, en les isolant les uns des autres; ceux qui s'aiment sont inévitablement séparés; les obstacles dressés contre l'amour sont insurmontables. La seule consolation possible à cette absence de bonheur serait de pouvoir au moins exprimer ses sentiments à la personne aimée. Savoir qu'on est aimé aide à supporter bien des maux; cela adoucit le chagrin et procure une certaine joie. Mais on refuse, à ces êtres solitaires et malheureux, l'espoir de partager leur amour. La société dans laquelle ils vivent et les lois qu'elle stipule, les empêchent, sous peine de disgrâce, de faire voir leur amour à qui que ce soit. Ils sont forcés, par les règles de la bienséance, d'étouffer leurs émotions lorsqu'elles deviennent trop vives.

La forme même de la société au dix-septième siècle, société où le décorum royal est suivi consciencieusement, impose à l'individu de nombreuses contraintes.

Le respect des convenances sert de base à la formation de "l'honnête homme"; en plus d'être naturel, courtois, galant, il doit faire preuve, en tout temps, de bonne grâce. Le duc de Nemours remplit parfaitement ces exigences.

Ce qui le mettait au-dessus des autres était une valeur incomparable, et un agrément dans son esprit, dans son visage et dans ses actions que l'on n'a jamais vu qu'à lui seul; il avait un enjouement qui plaisait également aux hommes et aux femmes... et enfin un air dans toute sa personne qui faisait qu'on ne pouvait regarder que lui dans tous les lieux où il paraissait.¹

"L'honnête homme" doit surtout garder la dignité de son âge, de son sexe et de sa position; M. de Clèves illustre bien ce type d'homme, car il a beaucoup "de grandeur et de bonnes qualités" et fait paraître "tant de sagesse pour son âge". Lorsque M. et Mme de Clèves se retrouvent à Paris, après l'aveu de cette dernière, il "lui parla comme le plus honnête homme du monde et le plus digne de ce qu'elle avait fait". Le rang et la naissance déterminent donc la conduite du courtisan. Accepter de vivre à la cour, c'est accepter de participer à la vie mondaine et de respecter les règles de

¹Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, p. 243-44.

la bienséance. Si l'honnête homme refuse de se soumettre à ces conditions, il est considéré, par les autres membres de la société mondaine, comme un esprit "commun", qui n'a plus sa place parmi ces gens distingués, où le raffinement et le contrôle de soi sont des qualités primordiales.

La société mondaine impose donc ses idées et sa morale, comme le montre bien Mme de Chartres, vivant soutien de la tradition et des convenances sociales. Les héros et les héroïnes de Madame de La Fayette sont forcés d'assister aux bals, aux fêtes de la cour, aux nombreux mariages princiers, aux assemblées, même si, secrètement, ils préfèrent rester seuls; ils n'ont que très rarement l'occasion de se livrer à la rêverie amoureuse. Dans la famille, la bienséance ordonne l'accord entre les époux; même si Mme de Clèves n'aime pas son mari, même si la princesse de Montpensier n'aime pas le sien, même si la comtesse de Tende n'a plus d'amour pour le comte, les époux vivent bien ensemble; et aux yeux du monde, c'est ce qui importe. Après avoir découvert le comte de Chabanes avec sa femme au milieu de la nuit, le prince de Montpensier feint d'être malade, pour que personne ne s'étonne de ne pas le voir

entrer dans la chambre de sa femme. Lorsqu'il apprend que sa femme est enceinte, le comte de Tende, l'homme le plus glorieux, prend le parti qui convient le mieux à sa gloire et résout de ne rien laisser voir au public.

Chaque courtisan adhère à ces conventions; mais y croit-il sincèrement? N'est-ce pas plutôt le culte des apparences qui maintient l'ordre dans cette société? Un être n'existe pas réellement, pas naturellement, à la cour; il "paraît" comme il faut être. Etre poli pour un courtisan signifie être aimable, paraître heureux. L'expression des sentiments personnels est interdite par la bienséance; on exprime seulement les sentiments les moins intimes. M. de Clèves est trop poli pour exprimer son mécontentement devant sa femme, lorsqu'il pense qu'elle a reçu, à son insu, M. de Nemours à Coulommiers. Il faut contraindre ses sentiments et ses émotions, les enfermer dans son coeur. Zaïde cache sa passion pour Théodoric: "Il n'y a point de remède... pour éviter tous ces malheurs, que d'abandonner un lieu où je cours tant de périls et où même la bienséance ne nous permet pas de demeurer."² La

²Madame de La Fayette, Zaïde, p. 211.

vie de Mme de Clèves n'est-elle pas aussi une feinte continuelle? Elle fait un effort perpétuel pour cacher, à son mari et à la cour entière, son amour pour le duc de Nemours. Elle ne veut pas rester dans la chambre de son mari lorsqu'il y a du monde. "Il lui en parla, et elle lui répondit qu'elle ne croyait pas que la bienséance voulût qu'elle fût tous les soirs avec ce qu'il y avait de plus jeune à la cour."³ Finalement, lorsque la princesse de Clèves avoue à son mari qu'elle aime un autre homme, celui-ci essaie de connaître son nom:

Je ne vous répondrai rien, lui dit-elle en rougissant, et je ne vous donnerai aucun lieu, par mes réponses, de diminuer ni de fortifier vos soupçons; mais si vous essayez de les éclaircir en m'observant, vous me donnerez un embarras qui paraîtra aux yeux de tout le monde. Au nom de Dieu, continua-t-elle, trouvez bon que, sur le prétexte de quelque maladie, je ne voie personne. Non, madame, répliqua-t-il, on démêlerait bientôt que ce serait une chose supposée; et, de plus, je ne me veux fier qu'à vous-même: c'est le chemin que mon coeur me conseille de prendre, et la raison me le conseille aussi. De l'humeur dont vous êtes, en vous laissant votre liberté, je vous donne des bornes plus étroites⁴ que je ne pourrais vous en prescrire.

³Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, p. 296.

⁴Ibid., p. 339-40.

Cacher, feindre, dissimuler, déguiser ses émotions, tromper, trahir, faire semblant, résumant donc la vie à laquelle le courtisan est voué, d'une manière irrévocable, s'il veut survivre. La bienséance règle la conduite de Mme de Clèves, pendant toute sa vie; après la mort de son mari, "elle résolut de faire un assez long voyage, pour passer tout le temps que la bienséance l'obligeait à vivre dans la retraite."⁵

L'univers de la bienséance n'admet donc pas l'amour en dehors du mariage. Malheureusement, la vie de cour pousse les êtres à se voir chaque jour, les force presque à s'aimer involontairement. Et si, par hasard, une femme mariée aime un autre homme que son mari, il lui est défendu de formuler son amour. Au lieu d'avoir des explications franches entre les amants, il n'y a que tourments et pleurs. La femme n'a pas le droit d'avouer qu'elle aime, ni de faire des gestes relatifs à son amour, ni de laisser voir ses sentiments sur son visage. Par ailleurs, si l'homme parle, il manque de respect envers la femme aimée, il commet une injure. Mme de Clèves obéit aux conseils donnés par sa mère

⁵Ibid., p. 392.

sur la vie, sur l'amour, sur la conduite d'une femme vertueuse et se conforme ainsi à la bienséance. Ayant manqué de vertu et de prudence et ayant désobéi aux lois de la bienséance, la princesse de Montpensier et la comtesse de Tende meurent de honte et de douleur.

Par sa nature, la société mondaine pousse les êtres à s'aimer, mais les empêche de montrer qu'ils aiment. Seule la mort est le refuge donné par la bienséance contre les désordres de l'amour. La princesse de Montpensier et la comtesse de Tende meurent après avoir succombé à la passion; Mme de Clèves se réfugie dans une mort volontaire, qui s'appelle la retraite. Mais cette victoire de la bienséance n'est-elle pas vaine, puisque justement elle n'arrive pas à détruire l'amour. Seules les apparences sont faussées.

Conscients de leur position et de leur naissance, les nobles se font un devoir d'observer rigoureusement les lois de la société mondaine, même si quelquefois ces lois paraissent dures et sont difficiles à suivre. C'est parce qu'ils dépendent tous, du plus petit au plus grand, de la faveur royale et de ses largesses, qu'ils refoulent leurs sentiments, autant amoureux qu'autres. De plus, la morale de la société aristocra-

tique est une morale extérieure, basée sur l'opinion publique; sa vertu principale est la réputation. Puisque les héros et les héroïnes de Madame de La Fayette ont accepté de vivre à la cour, ils doivent nécessairement se soucier de leur réputation. Ils ont tous un peu d'orgueil; Mme de Clèves, particulièrement, a une haute opinion d'elle-même; ils ont aussi un sentiment très vif de la gloire, auquel s'ajoute un sentiment de grandeur; et l'ambition, qui est nécessaire pour atteindre cette grandeur, règne dans ces coeurs.

Mais lorsque la passion entre en jeu, il s'élève alors un conflit entre le sentiment amoureux et les vertus sociales. La passion fait oublier le devoir; l'amour étant égoïste, il s'abandonne à lui-même. Cependant la morale de la société noble enseigne à s'extérioriser; c'est pourquoi l'amour est considéré comme une cause de dissolution morale des êtres. L'amour amène le déshonneur à ceux qu'il assujettit, il leur fait oublier les grandes choses pour lesquelles ils travaillent depuis si longtemps, notamment la vaillance, l'honneur, la vertu.

La société contrôle toutefois la passion amoureuse en la subjuguant. Même si elle rompt avec la

morale sociale, la passion peut continuer à exister tant que la femme ne perd pas son honneur. "Qu'une femme est à plaindre, quand elle a tout ensemble de l'amour et de la vertu!"⁶ Cette maxime de La Rochefoucauld explique bien la situation dans laquelle se trouvent les héroïnes de Madame de La Fayette. La vertu, pour ces femmes, réside plutôt dans le soin de garder leur réputation intacte que dans le désir de rester chastes. Si la société accepte que l'homme soit amoureux et pressant, parce qu'il est élégant d'avoir des galanteries, elle trouve cependant la femme coupable d'être amoureuse. La vertu demande de résister à la passion en refusant d'y céder et en fuyant les endroits qui pourraient favoriser les déclarations amoureuses. L'apparence extérieure joue alors un rôle extrêmement important, puisque la réputation d'une personne en dépend totalement. Il faut éviter les regards indiscrets de la cour sinon sa réputation est en danger.

Les héroïnes de Madame de La Fayette s'efforcent de suivre ces préceptes. Le souci de leur gloire et de leur réputation les empêche de manifester leur

⁶La Rochefoucauld, Maximes, p. 149.

amour. Dès son extrême jeunesse, Mlle de Mézières, issue d'une illustre famille, a conscience de sa vertu, qu'elle doit à tout prix préserver. Promise au duc du Maine, elle se résout pourtant à épouser le prince de Montpensier, parce qu'elle réalise déjà qu'il est dangereux pour sa vertu "d'avoir pour beau-frère un homme qu'elle eût souhaité pour mari", c'est-à-dire le duc de Guise, frère du duc du Maine. La princesse de Montpensier confie au comte de Chabanes son inclination passée pour le duc de Guise et lui apprend qu'elle n'est capable "que d'avoir du mépris pour ceux qui oseraient avoir de l'amour pour elle". Elle lui en donne la preuve lorsqu'il lui avoue lui-même qu'il l'aime; elle reçoit sa déclaration avec une tranquillité et une froideur "pires mille fois que toutes les rigueurs à quoi il s'était attendu". Le hasard pousse toutefois la princesse de Montpensier et le duc de Guise à se revoir; ayant rencontré le duc d'Anjou et le duc de Guise près de Champigny, elle les y invite; sa beauté, son charme et son esprit lui attirent de nombreux compliments:

Elle répondit à leurs louanges avec toute la modestie imaginable; mais un peu plus froidement à celles du duc de Guise, voulant garder une fierté qui l'empêchât de fonder aucune espérance sur l'inclination qu'elle avait eue pour lui.⁷

Malgré les témoignages d'amour du duc de Guise, la princesse assure le comte de Chabanes que rien ne peut la détourner de sa résolution de n'avoir aucune galanterie. Mais la princesse révèle sa faiblesse lorsqu'elle apprend du duc de Guise qu'il l'adore. Malheureusement, à cause d'une méprise, le duc d'Anjou apprend qu'il a un rival aimé. La princesse de Montpensier en est affligée et troublée. Qu'advient-il de sa réputation?

Voir sa réputation et le secret de sa vie entre les mains d'un prince qu'elle avait maltraité et apprendre par lui, sans pouvoir en douter, qu'elle était trompée par son amant, étaient des choses peu capables de lui laisser la liberté d'esprit que demandait un lieu destiné à la joie.⁸

Même après s'être laissé fléchir par la passion, et déjà prête à faire n'importe quoi pour l'homme qui a

⁷Madame de La Fayette, La Princesse de Montpensier, p. 11.

⁸Ibid., p. 20-21.

sacrifié un brillant avenir pour elle, la princesse se soucie encore de sa réputation; elle réfléchit sur sa conduite. Va-t-elle revoir le duc de Guise?

Quand elle pensa combien cette action était contraire à sa vertu et qu'elle ne pouvait voir son amant qu'en le faisant entrer la nuit chez elle à l'insu de son mari, elle se trouva dans une extrémité épouvantable.⁹

Plus forte que la princesse de Montpensier, la princesse de Clèves ne succombera pas à sa passion. Les sentiments d'honneur et de devoir sont bien ancrés en elle; ils l'emportent sur la passion. Mais il faut dire que l'éducation qu'elle a reçue de sa mère l'aide à rester vertueuse et à accomplir son devoir. Mme de Chartres prévient sa fille contre les dangers de la cour; elle insiste surtout sur le rôle d'une honnête femme, qui est de maintenir la tranquillité dans le foyer. Ne pouvant créer que le désordre et la confusion, la passion nuit à la réputation.

⁹Ibid., p. 26.

Et elle lui faisait voir... quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance; mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.¹⁰

En vivant à la cour, Mme de Clèves se rend compte de l'intérêt qu'elle porte à M. de Nemours; elle a honte d'avoir pour lui les sentiments qu'elle devrait avoir pour son mari. Lorsqu'elle meurt, Mme de Chartres révèle à sa fille qu'elle connaît son inclination pour le duc de Nemours; elle lui demande de faire de grands efforts pour se retenir, sinon elle va perdre la réputation qu'elle s'est acquise et que sa mère lui a tant souhaitée.

Si d'autres raisons que celles de la vertu et de votre devoir vous pouvaient obliger à ce que je souhaite, je vous dirais que, si quelque chose était capable de troubler le bonheur que j'espère en sortant de ce monde, ce serait de vous voir tomber comme les autres femmes.¹¹

¹⁰Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, p. 248.

¹¹Ibid., p. 278.

Ce qu'on attend de Mme de Clèves est beaucoup plus que ce qu'on attend des autres femmes; Mme de Chartres lui rappelle souvent qu'elle est différente des autres. Et quand son mari a des soupçons contre elle, elle peut lui répondre avec toute sincérité: "La vertu la plus austère ne peut inspirer d'autre conduite que celle que j'ai eue; et je n'ai jamais fait d'action dont je n'eusse souhaité que vous eussiez été témoin."¹² La conduite de Mme de Clèves n'est jamais réglée par ses sentiments; elle suit toujours les règles austères que le devoir lui impose. Et lorsque Mme de Clèves est libre, et qu'elle peut épouser M. de Nemours, elle se refuse ce bonheur à cause de son devoir. Par respect pour M. de Clèves et par crainte d'être trompée plus tard par M. de Nemours, si elle l'épouse, elle élève entre elle et lui un obstacle invincible, celui de son devoir, de sa gloire.

Dans la Comtesse de Tende, l'héroïne est flattée dans son amour-propre de l'amour que lui témoigne le chevalier de Navarre. Pourtant, en aimant cet homme, elle trahit son amie intime; cette action lui fait

¹²Ibid., p. 375.

horreur; elle voit la honte et les malheurs que peut produire une telle liaison. Le jour du mariage de la princesse de Neufchâtel et du chevalier de Navarre elle est prise de remords, d'amour et de jalousie; elle n'assiste pas à la cérémonie publique. Par malheur, le chevalier de Navarre vient la trouver secrètement; elle s'écrie: "Songez-vous à ma réputation?" Malgré le chagrin que lui cause la mort du prince de Navarre, elle ne craint plus rien pour son repos, pour sa réputation, pour sa vie. Elle veut seulement mourir. Ayant avoué sa faute à son mari, et ce dernier ayant consenti qu'elle laisse paraître sa grossesse, elle retrouve son calme, car sa réputation est en sûreté.

Manifester son amour à la personne aimée est impossible, comme on vient de le voir, à cause de certains obstacles sociaux notamment le respect des convenances, la bienséance, le souci de sa réputation et de sa gloire, puis à cause d'un obstacle cette fois psychologique, la raison. Au dix-septième siècle, la raison devient d'une importance capitale dans le fonctionnement de l'être humain; elle est la qualité dominante de "l'honnête homme", car l'intérêt porte maintenant sur l'aspect psychologique et moral de l'individu plutôt

que sur son aspect physique. Les héros et les héroïnes de Madame de La Fayette se soumettent, malgré de nombreux soubresauts, à cet empire tout-puissant de la raison; ils y sont peut-être plus susceptibles que d'autres parce que leur auteur fait preuve elle-même d'une justesse d'esprit qui allie à la fois la raison et la finesse. Madame de Sévigné a noté cet aspect particulier chez son amie et l'a appelé la "divine raison".

Cette raison, remède si nécessaire pour surmonter les attaques de la passion amoureuse, a pour rôle de discipliner les autres facultés; Descartes enseigne qu'il faut raisonner avec son bon sens, c'est-à-dire avec sa raison. Hélas! certains personnages de Madame de La Fayette ne savent pas toujours comment en faire usage. La princesse de Montpensier n'obéit pas, comme elle le devrait, à sa raison; elle est incapable de refuser son coeur à un homme qu'elle a aimé autrefois et qui vient de tout abandonner pour elle. La jalousie d'Alphonse Ximénès lui fait passer les bornes de la raison; il sait qu'il a tort, mais il ne peut pas être raisonnable. Nugna Bella croit suivre sa raison lorsqu'elle se détache de Consalve alors que la

véritable cause de cette séparation est le manque d'amour entre eux; elle pense que la raison et la prudence lui dictent ce changement.

Comme toute chose, la raison a ses limites. Dans les romans et nouvelles de Madame de La Fayette, la raison est pratique. L'influence des préjugés et de la coutume la rend plus sociale que morale. La raison prêche le contrôle de soi pour maintenir l'équilibre dans la société. La princesse de Montpensier fait appel à la raison pour persuader le comte de Chabanes qu'il n'a pas le droit de l'aimer:

Elle lui représenta en peu de mots la différence de leurs qualités et de leur âge, la connaissance particulière qu'il avait de sa vertu et de l'inclination qu'elle avait eue pour le duc de Guise, et surtout ce qu'il devait à l'amitié et à la confiance du prince son mari.¹³

Mme de Clèves ne sait pas quelle décision prendre lorsque M. de Nemours lui dérobe son portrait. Elle suit les conseils de la raison sociale et non de la raison morale:

¹³Madame de La Fayette, La Princesse de Montpensier, p. 8.

Mme de Clèves n'était pas peu embarrassée. La raison voulait qu'elle demandât son portrait; mais, en le demandant publiquement, c'était apprendre à tout le monde les sentiments que ce prince avait pour elle, et, en le lui demandant en particulier, c'était quasi l'engager à lui parler de sa passion. Enfin elle jugea qu'il valait mieux le lui laisser...¹⁴

La raison doit également faire face à des puissances qui essaient de l'égarer, telles la passion et l'imagination. C'est l'amour qui transforme les coeurs les plus raisonnables en coeurs rebelles. La puissance de la passion l'emporte quelquefois sur la raison. Malgré sa vertu et ses résolutions, la princesse de Montpensier est aveuglée par sa passion. Elle ne pense qu'au duc de Guise; il est le seul digne de l'adorer; elle se fâche lorsque le comte de Chabanes ose lui dire qu'il l'aime, et, perdant totalement la maîtrise de soi, elle maltraite un homme sur qui elle a tant de pouvoir et qui pourrait être utile à sa passion. Parfois donc, l'amour est si fort qu'il enraie le fonctionnement du mécanisme rationnel. Lorsque Mme de Clèves, qui jusqu'alors essayait de suivre sa raison en éloignant M. de Nemours de toutes ses pensées, apprend de Mme la

¹⁴Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, p. 302.

Dauphine que le Duc l'aime, elle est pénétrée tout à coup de reconnaissance et de tendresse. Savoir que cet homme, d'habitude si fier de ses conquêtes, cache à tout le monde l'objet de sa passion et qu'il abandonne pour elle les espérances d'une couronne, la trouble profondément. Sa raison faiblit.

En lutte constante avec son coeur, qui veut abolir l'empire tout-puissant de la raison pour pouvoir manifester librement sa passion, l'être doit cependant écouter cette raison. On peut discerner deux aspects de la raison, d'abord une action positive, puis une action négative. En tant qu'action positive, la raison discerne le bien du mal; Consalve ne se laisse pas impressionner par les charmes de Zaïde:

J'admire... que la fortune m'ait fait rencontrer une femme dans le seul état où je ne pouvais la fuir et où la compassion m'engage au contraire à en avoir soin. J'ai même de l'admiration pour sa beauté; mais, sitôt qu'elle sera guérie, je ne regarderai ses charmes que comme une chose dont elle ne se servira que pour faire plus de trahisons et plus de misérables.¹⁵

La raison analyse les faits, en décomposant les passions. Alphonse examine la conduite de Bélasire; il lui reproche de l'avoir trompé, parce que sa passion a comme

¹⁵Madame de La Fayette, Zaïde, p. 44.

fondement qu'elle n'a jamais rien aimé et maintenant il découvre le contraire. Cependant il se demande s'il n'est pas injuste envers elle; si elle dit la vérité, il se punit inutilement en la rejetant. La raison aide à la connaissance de soi, à la sincérité; c'est parce que M. de Clèves a parlé de la sincérité au sujet de Mme de Tournon, que sa femme se propose de lui avouer l'inclination qu'elle a pour M. de Nemours. La raison éclaire la volonté et l'aide aussi à lutter contre les passions qui masquent le bien. Mme de Clèves se résout, en se faisant une extrême violence, à sortir de chez son mari lorsque M. de Nemours y est. La comtesse de Tende ordonne au chevalier de Navarre, qui est venu la voir secrètement et qui refuse maintenant d'épouser la princesse de Neufchâtel, de ne pas abandonner la fortune qui l'attend.

Allez, ne demeurez pas un moment, mais, pour l'amour de moi et pour l'amour de vous-même, renoncez à une passion aussi déraisonnable que celle que vous me témoignez et qui nous conduira peut-être à d'horribles malheurs.¹⁶

La raison permet de faire le point en soi, de connaître sa gloire, de donner un sens à la vertu; le respect de la raison fait la grandeur de l'âme. Mme de Clèves

¹⁶Madame de La Fayette, La Comtesse de Tende, p. 402.

aime et respecte sa raison; même quand elle est troublée, elle compare, elle soupèse, elle agit en personne raisonnable. La plupart du temps, la raison rend l'individu conscient de son rôle dans la société, et l'aide à concilier sa conduite avec ce que cette société lui a appris à reconnaître comme étant bien et bon.

Même si la raison est le chemin qu'il faut suivre, il n'y a aucun doute, qu'elle demeure cruelle. C'est son côté négatif. Parce que la raison rend l'être défiant de lui-même, il pousse le coeur à refuser ce qui lui est dû. Mme de Clèves rend M. de Nemours responsable de la mort de son mari; elle l'accuse d'avoir tué M. de Clèves par les soupçons qu'a produits sa conduite inconsidérée; il lui est donc impossible d'épouser l'assassin de son mari. Elle a recours alors à sa raison pour étouffer son amour; d'où la création d'un univers de fantômes qui s'appellent le devoir, le repos, le regret.

Ce que je crois devoir à la mémoire de M. de Clèves serait faible s'il n'était soutenu par l'intérêt de mon repos; et les raisons de mon repos ont besoin d'être soutenues de celles de mon devoir... Je vous conjure, par tout le pouvoir que j'ai sur vous, de ne chercher aucune occasion de me voir. Je suis dans un état qui me fait des crimes de tout ce qui

pourrait être permis dans un autre temps,
et la seule bienséance interdit tout com-
merce entre nous.¹⁷

Mme de Clèves possède donc l'orgueil de la raison classique, car épouser M. de Nemours, c'est avouer que la raison a été vaincue. Elle ne conçoit pas la passion comme étant durable. C'est pourquoi le souci de son repos, ainsi que son amour-propre règlent sa conduite. De plus ses scrupules lui défendent d'épouser un homme qu'elle a aimé d'un amour coupable.

Il faut certes mentionner les effets que produit la raison; elle conduira l'être vers la sagesse, si on tient compte des limites des forces humaines. La princesse de Montpensier et la comtesse de Tende faiblissent devant la passion; elles n'écoutent pas toujours leur raison. Mais le malheur, qui les frappe toutes deux, les rend sages. Si un être voit le bien et veut le faire à tout prix, la raison le conduira jusqu'à l'héroïsme; la princesse de Clèves est de cette trempe; elle est presque une sainte tant elle est raisonnable.

¹⁷Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, p. 388-89.

De l'usage de la raison découlent la réflexion et la maîtrise de soi qui renforceront l'être dans sa décision de ne pas montrer son amour, c'est-à-dire de refouler tous ses sentiments. Les personnages de Madame de La Fayette se réfugient dans la réflexion afin de s'éloigner de l'amour et de trouver les moyens d'y résister. Ils discutent, ils raisonnent, ils prennent pleinement conscience de la situation; ils cherchent à contrôler leurs impulsions. S'ils parviennent à maîtriser leurs émotions, ils pourront mieux résister aux tourments futurs. Réfléchir, c'est faire le point, c'est penser avant d'agir.

Chez Madame de La Fayette, la réflexion se présente le plus souvent sous forme de monologue intérieur, où l'individu fait une analyse psychologique de son coeur. M. de Nemours a un respect profond pour Mme de Clèves; c'est quand il examine sa conduite envers elle, que nous découvrons ses véritables sentiments; il se trouve indigne d'être regardé de Mme de Clèves. Il réalise que son imprudence l'empêche d'être aimé de "la plus aimable et de la plus estimable personne du monde". Cette analyse psychologique du coeur devient, chez Mme de Clèves, exacte et minutieuse; elle lui

apprend à reconnaître ses véritables sentiments; Mme de Clèves voit que les sentiments qu'elle a pour M. de Nemours sont ceux qu'elle devrait avoir pour son mari. Cette étude de son âme lui donne des remords; la princesse se reproche d'avoir laissé paraître à M. de Nemours des sentiments de jalousie, qui sont des preuves de passion, de le bien traiter en présence même de son mari, d'avoir passé une après-midi avec lui en particulier pour rédiger la lettre du vidame de Chartres; elle a honte de ses actions. Elle réfléchit et prend finalement une décision:

Il faut m'arracher de la présence de M. de Nemours; il faut m'en aller à la campagne, quelque bizarre que puisse paraître mon voyage; et si M. de Clèves s'opiniâtre à l'empêcher ou à en vouloir savoir les raisons, peut-être lui ferais-je le mal, et à moi-même aussi, de les lui apprendre.¹⁸

Tout en étant une analyse psychologique d'un état d'âme, le monologue jette un regard en arrière, il permet de prendre du recul pour mieux examiner un événement; il est en quelque sorte un résumé d'une évolution, d'un changement. Consalve s'interroge sur sa conduite; après le malheur que lui a causé sa liaison

¹⁸Ibid., p. 330-31.

avec Nugna Bella, il s'était promis d'éviter le commerce des femmes; mais le voici curieux au sujet de Zaïde:

Quel intérêt puis-je prendre aux infortunes d'une personne que je ne connais point? Pourquoi faut-il que je sois triste de la voir affligée? Sont-ce les maux que j'ai soufferts qui m'ont appris à avoir pitié de ceux des autres?¹⁹

Le monologue peut aussi servir à exprimer un pur état d'âme lyrique, une émotion réelle. Consalve fait réflexion sur l'opiniâtreté de son malheur: "Quelle destinée est la mienne, que même la douceur de Zaïde ne serve qu'à me rendre malheureux!" Même M. de Nemours, toujours si assidu et si sûr de lui, se trouve profondément malheureux du traitement que lui inflige Mme de Clèves. Il formule ses griefs sur un ton pathétique:

Quoi! je serai aimé de la plus aimable personne du monde et je n'aurai cet excès d'amour que donnent les premières certitudes d'être aimé que pour mieux sentir la douleur d'être maltraité!... Vous m'aimez, vous me le cachez inutilement; vous-même m'en avez donné des marques involontaires. Je sais mon

¹⁹Madame de La Fayette, Zaïde, p. 46.

bonheur; laissez-m'en jouir, et cessez
de me rendre malheureux.²⁰

Après avoir réfléchi, l'être comprend qu'il doit retrouver la maîtrise de soi, le contrôle de son coeur, s'il veut continuer à demeurer à la cour, car chacun sait que la devise de la société mondaine est l'honneur avant tout. Les retraits de Mme de Clèves à Coulommiers lui donnent la possibilité d'examiner minutieusement son coeur; c'est lorsque son amour devient irrésistible, même irrémédiable, qu'elle nous révèle sa maîtrise de soi et qu'elle résiste à la passion avec énergie. Son refus constant de tomber dans la faute, malgré la passion qui l'envahit, est un exemple frappant de cette force de caractère, de cette maîtrise des sentiments qu'exige la société polie du dix-septième siècle. Consciente à tout moment de sa faiblesse, elle lutte avec acharnement pour maintenir le contrôle de son être entier.

Contraints de refouler constamment leurs sentiments, les héros et les héroïnes de Madame de La Fayette sont forcés de vivre dans un état perpétuel de solitude morale. La société et les lois qu'elle

²⁰ Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves,
p. 369.

impose, notamment de respecter les convenances et la bienséance, de se soucier de sa réputation et de sa gloire, d'agir selon sa raison, de réfléchir et de contrôler ses émotions, régissent leurs actions et leurs pensées. Et s'il arrive qu'après maintes hésitations, un individu enfreint ces lois et décide d'avouer sa passion, il est puni, car l'aveu n'amène que le malheur.

Chapitre IV

LES CONSEQUENCES DES MANIFESTATIONS DE L'AMOUR

Même s'ils obéissent scrupuleusement aux lois de la société mondaine, les personnages de Madame de La Fayette pensent qu'il est parfois préférable, pour apaiser leur conscience, d'avouer leur amour. Pendant longtemps, ils ont caché leurs sentiments au monde qui les entoure; ils croyaient pouvoir continuer ce jeu des "apparences", mais la souffrance à laquelle ils font face devient trop pénible à endurer. Ils étouffent à l'intérieur d'eux-mêmes; ils veulent se libérer en révélant volontairement leurs sentiments les plus intimes. Ils ont besoin de communiquer avec les êtres. Ils ont la certitude que l'aveu est le seul moyen de surmonter leur passion et qu'il leur permettra de lutter avec plus de force et de persévérance contre sa puissance. Ils oublient toutefois que la nature humaine a ses faiblesses. Voulant satisfaire leur besoin de confiance, les êtres ne voient pas pleinement la cruauté de l'aveu et les ravages qu'il peut produire chez les autres. Au lieu de trouver une personne prête à partager la souffrance, à la comprendre, et à y porter secours, ils découvrent un ennemi. L'aveu, qui semblait

à un moment une possibilité de libération, ne délivre pas. Au contraire, il n'aboutit qu'à désespérer le confident et à rendre plus malheureuse la personne qui se confie. Il est dangereux parce qu'il rend le mariage impossible; après avoir créé le désordre, il amène finalement le malheur.

Comme on l'a déjà expliqué, la relation qui existe entre les époux, dans les romans et nouvelles de Madame de La Fayette, est assez superficielle. La vie de cour ne facilite pas non plus les échanges entre mari et femme. Souvent absent pour faire sa cour au roi, l'époux reste un étranger pour sa femme. La communication entre eux est presque nulle. Il est donc normal qu'un mari s'étonne et entre en fureur lorsque sa femme vient tout à coup lui annoncer qu'elle aime un autre homme. L'intention était bonne, mais le mari n'était pas prêt à recevoir un tel coup. Au lieu de trouver le secours tant désiré, le soutien moral nécessaire pour surmonter sa passion, la femme fait face à la jalousie et à la fureur d'un mari. L'aveu ne guérit pas; il augmente plutôt la douleur, en séparant les êtres et en les isolant dans la solitude morale.

Dans la Princesse de Montpensier, il n'y a pas

de véritable aveu; l'héroïne confie sa passion pour le duc de Guise au meilleur ami de son mari, le comte de Chabanes. Les conséquences de cette confiance seront néfastes pour le comte, et non pour la princesse, car celui-ci aime la princesse de Montpensier; mais son amour n'est pas partagé; la princesse traite le comte en ami et non en amant.

La princesse de Montpensier, continuant toujours son procédé avec lui, ne répondait presque pas à ce qu'il lui disait de sa passion et ne considérait toujours en lui que la qualité du meilleur ami du monde, sans lui vouloir faire l'honneur de prendre garde à celle d'amant.¹

C'est pourquoi, elle trouve naturel de tourner les yeux de son côté, lorsqu'elle a besoin d'aide; elle le choisit pour jouer le rôle de confident parce qu'elle a confiance en sa discrétion et sa fidélité. La confiance, que fait la princesse au comte de Chabanes, étonne beaucoup ce dernier; il est profondément malheureux et ne sait que lui répondre. Apprendre qu'elle est passionnément aimée du duc de Guise et qu'elle l'aime aussi, augmente sa douleur. Pourtant son chagrin s'accroît et il est prêt à mourir lorsque la princesse lui demande de servir son rival. Faisant un

¹Madame de La Fayette, La Princesse de Montpensier, p. 14.

effort surhumain pour maîtriser ses sentiments, il fait toutefois remarquer à la princesse le changement subit qu'il trouve dans sa conduite. Néanmoins son amour pour elle lui fait accepter sa proposition de "porter à sa maîtresse les lettres de son rival". Servant d'intermédiaire entre la princesse et le duc de Guise, le comte de Chabanes est au courant des moindres détails de cette passion; il en souffre terriblement. Il est obligé d'écouter les lettres que lui lit la princesse et "d'avaler à longs traits" tout ce poison. Ne pensant qu'à sa passion, la princesse accentue au contraire son ingratitude pour cet homme qui la sert si fidèlement.

La princesse, qui n'avait dans la tête que le duc de Guise et qui ne trouvait que lui seul digne de l'adorer, trouvait si mauvais qu'un autre que lui osât penser à elle qu'elle maltraita bien plus le comte de Chabanes en cette occasion qu'elle n'avait fait la première fois qu'il lui avait parlé de son amour.²

Profondément blessé, le comte quitte la princesse avec l'intention de ne jamais la revoir et lui écrit une lettre pleine de rage. C'est à ce moment que la princesse réalise qu'elle devrait ménager cet homme sur qui elle a tant de pouvoir. Elle le supplie alors de venir lui parler une dernière fois. Sa beauté, son

²Ibid., p. 24.

charme et son esprit rendent le comte plus amoureux qu'auparavant et le convainquent finalement de rester à Champigny.

Même si la princesse de Montpensier reste fidèle de corps à son mari, elle le trahit dans son coeur. Malheureusement, elle laisse paraître, devant le prince de Montpensier, ses sentiments pour le duc de Guise; le trouble et l'agitation, que ce dernier remarque sur le visage de sa femme lorsqu'il la surprend en train de parler au duc, lui en disent plus qu'un aveu. De nature jalouse, le prince conçoit dès ce moment une haine furieuse contre le duc de Guise. Il y avait déjà de l'animosité entre eux, car le duc s'était emporté avec violence lorsqu'on avait décidé de faire épouser Mlle de Mézières au prince de Montpensier. Jaloux et profondément blessé, le prince s'emporte violemment contre sa femme et l'accable de reproches.

De son côté, le comte de Chabanes est pris de désespoir et de rage quand il accompagne son rival le duc de Guise à Champigny pour voir la princesse de Montpensier; il doit se retenir plusieurs fois pour ne pas abattre cet homme. Par générosité, quelques minutes plus tard, il expose sa vie pour sauver

l'ingrate princesse et son ennemi.

Le prince de Montpensier ressent une "douleur mortelle" lorsqu'il trouve le comte dans la chambre de sa femme pendant la nuit. Il dit à celle-ci: "N'était-ce point assez de m'ôter votre coeur et mon honneur, sans m'ôter le seul homme qui me pouvait consoler de ces malheurs?"³ Le désespoir du comte de Chabanes se traduit dans ces paroles pathétiques adressées au prince de Montpensier, son meilleur ami:

Je suis criminel à votre égard... et indigne de l'amitié que vous avez eue pour moi; mais ce n'est pas de la manière que vous pouvez vous l'imaginer. Je suis plus malheureux que vous et plus désespéré. Je ne saurais vous en dire davantage. Ma mort vous vengera et, si vous voulez me la donner tout à l'heure, vous me donnerez la seule chose qui peut m'être agréable.⁴

Quelques jours plus tard, le prince de Montpensier souffre de la mort du comte de Chabanes, tué lors du massacre de la Saint-Barthélémy, mais se réjouit d'avoir été vengé par la fortune de l'offense "qu'il croyait avoir reçue du comte". Puis la princesse de Montpensier meurt "la plus malheureuse du monde".

³Ibid., p. 30.

⁴Ibid., p. 30.

La confidence de la princesse de Montpensier prépare donc l'aveu de la princesse de Clèves. Plus faible que cette dernière, la princesse de Montpensier est incapable de refuser son coeur au duc de Guise. Bien qu'elle ait du remords, elle continue cependant son commerce avec cet homme. La princesse aime; elle veut faire part de sa joie à quelqu'un. Son but n'est pas d'avouer sa faute à son mari et ainsi mettre fin à sa passion; au contraire, elle confie son amour à un ami parce qu'elle a besoin de secours pour pouvoir continuer sa liaison avec son amant.

La princesse de Clèves cherche un remède qui peut la défendre contre le duc de Nemours. Selon elle, le seul remède qui puisse la secourir, est l'aveu. L'innocence de sa conduite et de ses intentions lui donne la force d'avouer sa faiblesse à son mari. Seule sa conscience l'y pousse. Elle ne prend pas plaisir à dévoiler sa passion. Elle n'a plus sa mère pour la conduire et c'est en désespoir de cause qu'elle demande à son mari de régler sa conduite: "conduisez-moi, ayez pitié de moi". Valincour a appelé cet aveu "extravagant". Mais M. de Clèves n'a-t-il pas déjà expliqué ses sentiments là-dessus? Lorsqu'il raconte à sa femme

l'infidélité de Mme de Tournon, il déclare :

La sincérité me touche d'une telle sorte
que je crois que si ma maîtresse, et même
ma femme, m'avouait que quelqu'un lui plût,
j'en serais affligé sans en être aigri.
Je quitterais le personnage d'amant ou de
mari, pour la conseiller et pour la plain-
dre.⁵

Ces paroles ont une grande part dans la décision que
prend Mme de Clèves de faire l'aveu de sa passion.

En avouant à son mari sa passion, Mme de Clèves
se révolte contre la bienséance, qui n'est que dissi-
mulation et mensonge puisqu'elle ordonne de cacher et
de refouler tous ses sentiments, et se sacrifie à la
sincérité, qui, croit-elle, va la sauver. Malgré l'aveu,
symbole de vertu exemplaire, la princesse de Clèves res-
te une femme tourmentée, désillusionnée et prête à se
retirer du monde, car M. de Clèves, à qui elle se con-
fie, est plus faible qu'elle; il accroît sa souffrance.

Examinons un peu l'effet de cet aveu. Lorsque
M. de Clèves apprend que sa femme aime un homme de la
cour, il pense "mourir de douleur". Le discours qu'il
vient d'entendre le met "hors de lui-même". Il plaint
sa femme, mais il se plaint aussi. Pourtant, malgré

⁵Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves,
p. 284.

ses promesses, il ne peut laisser sa femme en paix et la presse de questions: qui est l'homme aimé? qu'a-t-il pour lui plaire? depuis combien de temps l'aime-t-elle? Il veut à tout prix savoir qui elle aime; elle refuse de lui dire son nom. C'est alors qu'il accuse sa femme d'avoir donné son portrait à son amant, de n'avoir pu cacher ses sentiments. Cet homme, si respectueux, si tendre d'habitude devient un véritable bourreau; comme Alphonse, dans Zaïde, M. de Clèves se torture, par une obstination malade de vouloir tout savoir, et soumet sa femme à un interrogatoire qui la blesse et l'humilie. Comment sait-elle qu'on l'aime? Qu'a-t-on fait pour le lui prouver? Il la quitte finalement "le coeur pénétré d'une douleur mortelle". Mais il continue son inquisition; n'en pouvant plus, Mme de Clèves le supplie de la laisser en paix:

Epargnez-moi, je vous en conjure, de si cruelles conversations; réglez ma conduite; faites que je ne voie personne. C'est tout ce que je vous demande. Mais trouvez bon que je ne vous parle plus d'une chose qui me fait paraître si peu digne de vous et que je trouve si indigne de moi.⁶

M. de Clèves abuse de la douceur et de la confiance de sa femme. La curiosité le pousse à vouloir

⁶Ibid., p. 339.

connaître absolument l'identité de son rival. Ayant promis de ne plus poser de questions, il cherche, par tous les moyens, à savoir qui est l'homme aimé. Il agit par ruse; conduit par la jalousie et les soupçons, il s'abaisse jusqu'à tendre un piège à sa femme pour surprendre son secret. Il lui fait croire que M. de Nemours a été nommé par le roi pour conduire Madame en Espagne avec eux. Cette nouvelle trouble Mme de Clèves au point où elle se trahit en laissant voir son chagrin. Au lieu d'éloigner Mme de Clèves de son amant, ce voyage les mettrait en contact journalier l'un avec l'autre.

Ayant appris, par la réaction de sa femme, que son rival est le duc de Nemours, celui de tous les hommes qu'il craint le plus, M. de Clèves, qui professait la sincérité avant tout, est complètement désespéré. Et lorsque l'aveu de sa femme est chose connue à la cour, il entre dans un état de confusion et de douleur inexprimable:

M. de Clèves avait épuisé toute sa constance à soutenir le malheur de voir une femme qu'il adorait, touchée de passion pour un autre. Il ne lui restait plus de courage; il croyait même n'en devoir pas trouver dans une chose où sa gloire et son honneur étaient si vivement blessés. Il ne savait plus que penser de sa femme; il ne voyait plus quelle conduite

il lui devait faire prendre, ni comment il se devait conduire lui-même; et il ne trouvait de tous côtés que des précipices et des abîmes.⁷

La jalousie détruit définitivement la confiance que M. de Clèves a en sa femme. Ce mari, auparavant le type même de l'honnête homme, est corrompu par le soupçon; cet homme, qui fait toujours preuve d'une sagesse étonnante, s'abaisse tout à coup à toutes sortes d'actes vils, scènes violentes, accusations, qu'il aurait condamnés autrefois avec sévérité. Apprenant un jour que M. de Nemours rend visite à sa femme, qu'il est seul avec elle, qu'il peut lui parler ouvertement de son amour, M. de Clèves, furieux, revient en hâte chez lui, mais M. de Nemours n'y est plus. Il questionne sa femme, en tremblant, sur les visites qu'elle a eues ce jour-là; n'ayant point vu M. de Nemours, parce qu'elle se trouvait mal, Mme de Clèves ne le nomme point. M. de Clèves est affligé; il reproche à sa femme sa conduite.

Vous ne vous trouviez donc mal que pour lui... Puisque vous avez vu tout le monde, pourquoi des distinctions pour M. de Nemours? Pourquoi ne vous est-il pas comme un autre? Pourquoi faut-il

⁷Ibid., p. 350.

que vous craigniez sa vue? Pourquoi lui laissez-vous voir que vous la craignez? Pourquoi lui faites-vous connaître que vous vous servez du pouvoir que sa passion vous donne sur lui? Oseriez-vous refuser de le voir si vous ne saviez bien qu'il distingue vos rigueurs de l'incivilité? Mais pourquoi faut-il que vous ayez des rigueurs pour lui? D'une personne comme vous, madame, tout est des faveurs hors l'indifférence.⁸

L'angoisse que M. de Clèves avait de ne pas être aimé est devenue une certitude. Ayant provoqué la confiance de sa femme, il se laisse emporter par la jalousie; il cherche à pénétrer les secrets de sa femme; il sonde son mal, même si la révélation de toutes les actions de Mme de Clèves lui laisse une blessure inguérissable. La folie s'empare finalement de lui:

Je ne me trouve plus digne de vous; vous ne me paraissez plus digne de moi. Je vous adore, je vous hais, je vous offense, je vous demande pardon; je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Enfin il n'y a plus en moi ni de calme, ni de raison... vous m'avez rendu le plus malheureux homme du monde.⁹

Il n'est plus capable de contrôler ses sentiments. Il se croit trompé; la douleur le rend lâche; il fait épier sa femme par un de ses gentilshommes. Ce dernier rapporte avoir vu M. de Nemours entrer deux nuits de suite

⁸Ibid., p. 361-62.

⁹Ibid., p. 362-63.

dans le jardin de la forêt et rendre visite le jour suivant à Mme de Clèves à Coulommiers avec Mme de Merveille. Rejetant tout éclaircissement et profondément démoralisé, M. de Clèves s'abandonne finalement à son désespoir. Epuisé, vaincu par le malheur, il dit à sa femme qu'elle a eu tort d'avoir confiance en lui; elle a attendu de lui une résignation impossible. Il lui reproche enfin de lui avoir avoué sa passion et d'avoir causé sa mort.

L'aveu de Mme de Clèves à son mari n'est donc pas un remède, mais plutôt un châtement. A peine accompli, il est faussement interprété. Mme de Clèves croyait trouver en son mari un secours contre elle-même; au contraire, elle découvre en son mari son tortionnaire. Il meurt de douleur parce qu'il croit avoir été trompé par sa femme; Mme de Clèves souffre des tortures que lui inflige son mari; la mort de ce dernier lui laisse un sentiment de culpabilité qu'elle est incapable de surmonter.

La douleur de cette princesse passait les bornes de la raison. Ce mari mourant, et mourant à cause d'elle et avec tant de tendresse pour elle, ne lui sortait point de l'esprit. Elle repassait incessamment tout ce qu'elle lui devait, et elle se faisait un crime de n'avoir

pas eu de la passion pour lui, comme si c'eût été une chose qui eût été en son pouvoir. Elle ne trouvait de consolation qu'à penser qu'elle le regrettait autant qu'il méritait d'être regretté et qu'elle ne ferait dans le reste de sa vie que ce qu'il aurait été bien aise qu'elle eût fait s'il avait vécu.¹⁰

C'est pourquoi elle décide de souffrir seule, loin du monde, dans la retraite.

Dans la Comtesse de Tende, l'héroïne est forcée par les circonstances, plutôt que par sa sincérité, d'avouer à son mari la faute qu'elle a commise. La comtesse porte l'enfant du chevalier de Navarre. Même si le comte de Tende n'a pas toujours aimé sa femme "également", il la trouve toutefois très aimable. Dès que le comte reçoit la lettre de sa femme, au moment de son départ, il a le pressentiment d'y trouver quelque chose de déplaisant. Malgré son impatience de la lire, il est troublé et n'ose pas l'ouvrir. La lecture de ce message le met dans un "violent état"; il ressemble à quelqu'un qui perd la raison ou qui est prêt à mourir. Madame de La Fayette explique:

¹⁰Ibid., p. 377-78.

La jalousie et les soupçons bien fondés préparent d'ordinaire les maris à leurs malheurs; ils ont même toujours quelques doutes, mais ils n'ont pas cette certitude que donne l'aveu, qui est au-dessus de nos lumières.¹¹

L'aveu de la comtesse étonne son mari mais aussi le rend furieux. Il souffre de la trahison de sa femme; "les circonstances, qui lui faisaient voir à quel point et de quelle manière il avait été trompé, lui perçaient le coeur, et il ne respirait que la vengeance".¹² Sa seule consolation est d'avoir entre ses mains la destinée de sa femme. Pourtant sa gloire l'empêche de laisser voir au public ses sentiments. Lorsqu'il apprend la mort de sa femme, il ressent à la fois de la pitié et de la joie, car la fortune l'a vengé.

On peut donc conclure que l'aveu à la personne non aimée n'a que des résultats négatifs. Il engendre la jalousie du mari qui persécute désormais sa femme sans relâche. Il rend la vie entre époux impossible. D'autre part, l'aveu à la personne aimée entraîne aussi de nombreuses difficultés. La joie qu'on espérait

¹¹Madame de La Fayette, La Comtesse de Tende, p. 410.

¹²Ibid., p. 411.

en tirer n'est qu'illusoire. L'aveu rend la vie entre amants impossible aussi.

Il n'y a pas véritablement d'aveu de la part de la princesse de Montpensier au duc de Guise. C'est plutôt ce dernier qui déclare son amour à la princesse; elle l'écoute et est incapable de lui résister plus longtemps. Elle lui donne l'audience qu'il souhaite. "Quoiqu'ils ne se fussent point parlé depuis longtemps, ils se trouvèrent accoutumés l'un à l'autre et leurs coeurs se remirent aisément dans un chemin qui ne leur était pas inconnu."¹³

A la demande d'Alphonse, Bélasire avoue tout ce que ses amants ont fait pour elle ainsi que la longue persévérance du comte de Lare. Jaloux, Alphonse reproche à Bélasire sa conduite passée. Sa jalousie devient une obsession et finit par ruiner leur vie.

Enfin, c'est dans la Princesse de Clèves, après la mort de M. de Clèves, qu'on retrouve l'aveu à l'amant comme tel; c'est la seule fois où Mme de Clèves laisse voir ouvertement ses sentiments à M. de Nemours. Et elle le fait plutôt parce que les circonstances l'y poussent que de son propre gré et après réflexion. Le

¹³Madame de La Fayette, La Princesse de Montpensier, p. 17.

vidame de Chartres lui demande de venir chez lui, "sur quelque prétexte"; comme par hasard, M. de Nemours entre tout à coup dans l'appartement où elle se trouve; naturellement toute cette scène avait été préparée par les deux amis. Voilà donc Mme de Clèves, face à l'homme qu'elle aime, en état de lui parler librement pour la première fois depuis qu'elle le connaît. Toujours soucieuse de sa vertu, elle fait remarquer au duc que le vidame, en les laissant seuls, oublie l'état où elle est et compromet sa réputation. Mais M. de Nemours la rassure toutefois en lui disant que personne ne sait qu'il est ici et qu'il n'y a rien à craindre. Il lui demande une audience; elle cède à ses supplications et lui parle avec "des yeux pleins de douceur et de charmes" et une parfaite sincérité. Elle lui avoue sa passion avec une simplicité étonnante:

Je vous avoue que vous m'avez inspiré des sentiments qui m'étaient inconnus avant que de vous avoir vu, et dont j'avais même si peu d'idée qu'ils me donnèrent d'abord une surprise qui augmentait encore le trouble qui les suit toujours. Je vous fais cet aveu avec moins de honte, parce que je le fais dans un temps où je le puis faire sans crime et que vous avez vu que ma conduite n'a pas été réglée par mes sentiments.¹⁴

¹⁴ Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, p. 384.

Malheureusement, l'aveu de Mme de Clèves est cruel; il ne donne qu'un faux espoir à M. de Nemours, car après l'avoir prononcé, elle ajoute qu'il n'aura aucune suite, puisqu'elle a l'intention de suivre "les règles austères" que son devoir lui impose. M. de Nemours s'écrie que son devoir l'oblige au contraire à respecter, en l'épousant un jour, les sentiments qu'elle a pour lui. Mme de Clèves l'accuse d'être responsable de la mort de son mari; elle ne peut donc pas épouser M. de Nemours, parce qu'il est en fait, dans son esprit, le meurtrier de M. de Clèves, et qu'elle, sa femme, est la cause de sa mort.

Est-ce la seule raison pour laquelle Mme de Clèves refuse de s'attacher à M. de Nemours? Non. Elle continue son aveu, mais avec une certaine détresse, car elle se rend compte qu'elle dépasse la retenue et les délicatesses que devrait avoir une première conversation; l'aveu prend alors une forme déshonorante selon les règles de la pudeur et de la bienséance. Mme de Clèves déclare qu'elle a peur, qu'une fois mariée, la passion de M. de Nemours ne meure; elle doute de sa constance, car elle croit que l'amour est plus fragile dans le mariage qu'en dehors du mariage; pour

elle, c'est la passion qui compte.

Par vanité ou par goût, toutes les femmes souhaitent de vous attacher. Il y en a peu à qui vous ne plaisiez; mon expérience me ferait croire qu'il n'y en a point à qui vous ne puissiez plaire. Je vous croirais toujours amoureux et aimé et je ne me tromperais pas souvent... On fait des reproches à un amant; mais en fait-on à un mari, quand on n'a (qu') à lui reprocher de n'avoir plus d'amour?¹⁵

Finalement elle conjure M. de Nemours de ne pas chercher à la voir et termine une conversation qui, dit-elle, lui fait honte, car elle est une faiblesse.

Au lieu d'amener le bonheur, l'aveu de Mme de Clèves à M. de Nemours engendre la souffrance. C'est la seule fois où Mme de Clèves se libère; elle avoue sa passion plus pour l'amour d'elle-même que pour l'amour de M. de Nemours. Elle n'en peut plus; elle veut qu'il sache qu'elle l'aime; au moins il aura eu le bonheur de savoir qu'il a toujours été aimé de Mme de Clèves. Mais ce bonheur ne dure qu'un moment, car elle lui retire immédiatement et pour toujours l'espoir d'une union future. M. de Nemours va de la joie d'être aimé aux tristesses de la déception. Tous ses efforts pour convaincre Mme de Clèves sont vains. Elle lui oppose des

¹⁵Ibid., p. 388.

devoirs imaginaires dont elle ne peut cependant se libérer. Ni l'un ni l'autre ne sont heureux. Il ne leur reste plus qu'à se séparer.

L'aveu, dont le but était à l'origine de secourir l'être en détresse, aux prises avec les forces incontrôlables de la passion, a donc des résultats inattendus. Mme de Clèves se confie à M. de Clèves parce que son extrême sensibilité ne peut se contenir; elle a besoin de s'épancher. La princesse de Montpensier confie au comte de Chabanes sa passion pour le duc de Guise et lui communique ses sentiments les plus intimes. Mais la confidence agit sur les confidents et provoque en eux des crises, des évolutions surprenantes. Elle fait naître la jalousie qui se manifeste par l'obsession de l'imagination, par des soupçons, des inventions. Puis vient l'espionnage, la méfiance, la persécution et la haine, comme on l'a vu chez M. de Clèves, le prince de Montpensier, Alphonse. L'aveu n'a servi qu'à créer la souffrance et à éloigner pour toujours les êtres, qui se retirent dans la solitude pour se mettre à l'abri des passions.

Conclusion

Par nature et peut-être aussi par une amère expérience de la vie, Madame de La Fayette est portée au pessimisme. La tristesse est un trait profond de son oeuvre. Les hommes et les femmes dans ses romans ont peur de l'amour; ils fuient devant le bonheur sans trouver toutefois une consolation dans leur renoncement. Pour Madame de La Fayette, il n'y a pas de bonheur, même dans le devoir. M. et Mme de Clèves ne sont-ils pas tous deux irréprochables? Comme les autres personnages de Madame de La Fayette, ils sont malheureusement les victimes de l'amour.

C'est pourquoi la comtesse décrit l'homme comme étant un être solitaire qui ne peut pas être heureux. Il ne se connaît jamais réellement parce qu'il est un être énigmatique, d'où sa vulnérabilité. La lutte constante entre son coeur et sa raison est un exemple frappant de son instabilité. Il veut être heureux, il cherche le bonheur, mais il sait secrètement que le bonheur est impossible à atteindre. La princesse de Montpensier se croyait assez forte pour ne pas succomber aux avances du duc de Guise. Mais elle est inca-

pable de tenir ses résolutions. Malgré les nombreux tourments que lui a causés Nugna Bella, Consalve tombe amoureux de Zaïde. Il ne se reconnaît plus. La princesse de Clèves, cette jeune femme si fière, au courant des dangers de la cour, se laisse séduire par les charmes de M. de Nemours. Elle l'aime malgré elle et s'abaisse aux disgrâces de l'amour, particulièrement à la jalousie. Malgré ses remords et son horreur de trahir son amie intime, la comtesse de Tende s'abandonne finalement à la passion qui la dévore.

Non seulement l'homme chez Madame de La Fayette ne se connaît pas vraiment, mais il ne connaît pas les êtres qui l'entourent. Le prince de Montpensier ignore à peu près tout de sa femme; il doit demander à son ami, le comte de Chabanes, "des nouvelles de l'esprit et de l'humeur" de la princesse. M. de Clèves, de son côté, ne comprend pas l'indifférence que lui témoigne Mme de Clèves, ni ses retraites solitaires. Et l'aveu de cette dernière ne fait qu'éloigner les deux époux. Le comte de Tende traite sa femme en enfant. Mais les maris ne sont pas seuls à être blâmés; parce qu'elles ne se sont pas mariées par amour, ces femmes n'ont aucune raison de vouloir connaître les personnes avec qui elles vivent.

D'autre part les personnes aimées ont aussi leur vie secrète. Parce que la vie de cour empêche les amants de communiquer entre eux ouvertement, ils aiment plutôt l'image qu'ils se font d'une personne que la personne même. Les amants ne se connaissent pas non plus, d'où des scènes de jalousie et de nombreux conflits. Pour les personnages de Madame de La Fayette, l'amour porte en lui-même son néant.

Enfin, parce qu'il est conditionné par la société dans laquelle il vit, l'homme n'est pas libre d'aimer qui il veut et quand il veut. Il respecte les coutumes et il suit les règles que lui impose la vie de cour, parce qu'il fait partie d'une communauté. S'il veut être accepté, il doit se conformer aux lois. Madame de La Fayette peint la vie intérieure des êtres, une vie qui est étroitement liée et déterminée par les habitudes de la cour, par la "manière dont on vit".

Dans les romans que nous avons étudiés, la vie est avant tout blessure et souffrance. Malgré leur position avantageuse à la cour, malgré leurs richesses, les personnages de Madame de La Fayette sont constamment tourmentés. Ils sourient rarement. Zaïde est presque toujours triste; Mme de Clèves est hantée par

ses scrupules et ses remords, la princesse de Montpensier paie chèrement ses quelques moments de joie, la comtesse de Tende souffre terriblement de trahir sa meilleure amie. M. de Clèves, le prince de Montpensier, le comte de Tende, Consalve, Alamir, tous ces hommes sont torturés par la jalousie et les doutes. Pour Alphonse, l'amour n'est pas un plaisir, c'est plutôt une passion qui consume et qui fait mourir.

Pourquoi ces êtres sont-ils malheureux? Parce que l'homme est une créature faible, inconstante, infidèle; il est la victime des puissances naturelles. Les forces extérieures l'écrasent; les circonstances, le hasard conduisent sa vie. Bien que la psychologie mondaine tende à un idéal héroïque, elle reste toutefois humaine, par ses faiblesses et ses défaillances. L'obstacle qui sépare les amants n'est pas seulement causé par les circonstances extérieures; il a son origine dans le coeur humain. L'homme manque de constance; il est instable. Dans presque chaque liaison amoureuse, un des amants est inconstant ou le sera par la suite. Mme de Clèves prévoit l'inconstance future de M. de Nemours. M. de Clèves reproche à sa femme, qu'il aime passionnément, de ne pas lui rendre son

amour. La princesse de Montpensier souffre atrocement de l'inconstance du duc de Guise, et même en meurt. Consalve est trahi par Nugna Bella, de qui il croyait être sincèrement aimé. Alphonse force Bélasire à s'éloigner de lui parce qu'il lui reproche, faussement comme on le sait, d'avoir eu d'autres attachements avant de le connaître. La constance est donc difficile à atteindre; pour certaines personnes, elle est même impossible à atteindre, parce qu'elle est au-dessus de leurs forces. Mais sans constance, quel amour peut survivre?

L'analyse de Madame de La Fayette nous éclaire; ses personnages s'efforcent de conserver leur dignité en tenant compte toutefois de leur faiblesse. C'est pourquoi l'auteur condamne tout idéalisme; elle met l'accent, non plus sur la grandeur de l'homme, mais sur sa petitesse, sur ses limites en tant qu'être humain. Le surhomme aristocratique n'a plus sa place dans ses romans; au contraire, le pessimisme domine maintenant.

La volonté de l'homme est menacée par la présence de la passion. L'être découvre son coeur; l'intérêt de sa gloire s'oppose cependant à ses instincts.

Les conventions sociales perdent peu à peu leur justification; une lutte se déclare entre la passion et le devoir, entre le désordre sentimental et l'ordre moral et social. Mais l'homme du dix-septième siècle est victime d'un ordre social qu'il subit malgré lui, tandis que l'homme du vingtième siècle au contraire est fortuné, puisqu'il a droit au bonheur; dans son cas l'individu a la primauté et non la société. Hélas, les valeurs spontanées du coeur et de la passion s'opposent aux valeurs établies de longue date par le code aristocratique. C'est pourquoi, et la société d'une part, et la passion irrationnelle d'autre part, amènent le malheur et la solitude. Il n'y a pas de compromis. La ruine de l'amour vient des impératifs sociaux et du manque de communication entre les êtres, qui sont prisonniers des forces absolues de cette société.

Madame de La Fayette veut pourtant préserver une certaine morale aristocratique. Ses personnages vivent dans un monde où la grandeur est de première importance. Ils s'efforcent de vivre noblement, de soumettre leurs passions à l'honneur. Mais comme on l'a vu, la nature humaine a ses faiblesses. Et lorsque l'homme se propose de suivre les préceptes moraux de la société à laquelle

il appartient, il fait face au néant, car pour rester fidèle à l'idéal aristocratique, il lui faut sacrifier son bonheur. C'est ce qui fait la misère de l'homme, mais aussi sa dignité. L'aristocrate a d'abord un devoir envers lui-même. L'amour entre en conflit avec son orgueil héroïque. Même s'il désire être heureux, il se doit avant tout d'être noble. Et Madame de La Fayette décrit les cruautés de l'amour; car ses héros ont compris qu'ils ne sont pas destinés au bonheur. En plus du devoir envers lui-même, l'aristocrate a un devoir envers la société. Il est en quelque sorte captif des lois et des coutumes et doit en tout temps projeter une image avantageuse de lui-même et de son rang.

Pour Madame de La Fayette, la retraite est la seule issue à des amours impossibles. Gardant conscience de sa grandeur, l'homme comprend que le bonheur ne se trouve que dans le repos; l'estime et l'entente mutuelles entre mari et femme amènent l'ordre et la tranquillité. Mais d'autre part, le ressentiment de sa misère continuelle, porte l'homme à chercher l'amour et la passion qui n'amènent que le désordre social et la ruine de l'âme. Madame de La Fayette condamne donc

l'amour qui fait des ravages, c'est-à-dire celui qu'elle a pu observer à la cour. Elle propose la retraite comme issue à l'agitation malsaine de la passion. Malgré de nombreuses hésitations, ses personnages se conforment finalement à cet état de renoncement, parce que dans cette société mondaine du dix-septième siècle l'individu finit toujours par se subordonner à la communauté. Puisque la loi constante de la société est l'harmonie, l'être n'a pas le droit, en tant que membre de cette société, de troubler le repos public. Seule la galanterie est permise, mais à condition qu'elle n'engage pas comme le fait la passion, qui par nature est anarchique.

Quelle est la position de l'homme selon Madame de La Fayette? Il ne peut pas être heureux dans la société du dix-septième siècle. Lorsque les femmes résistent à la passion et gardent leur vertu intacte, elles souffrent de ne pas être heureuses, de ne pas connaître le bonheur; d'autre part, lorsqu'elles succombent à la passion et perdent leur vertu, elles souffrent d'avoir manqué à leur devoir, d'avoir faibli. Il en est de même des hommes; s'ils s'abaissent à la jalousie et à la haine, leur orgueil héroïque en

souffre; s'ils surmontent la jalousie et s'efforcent d'être indifférents, ils ne sont que malheureux. Où qu'il se tourne, l'être fait face à un obstacle invincible. Il ne peut jamais être heureux, il est toujours solitaire et renfermé sur lui-même. Il n'y a aucun compromis possible; l'être doit fuir car l'amour, qui s'oppose à la raison, est impossible à vaincre et le monde de la cour le fait souffrir.

L'être fuit non seulement la vie de cour, mais la vie même. Il s'habitue à se détacher des choses du monde; elles lui deviennent indifférentes. L'oeuvre de Madame de La Fayette symbolise en quelque sorte la décadence et la disparition de l'ordre aristocratique. La morale glorieuse s'effondre; l'homme n'est plus aussi grand; il se sent las, il est amèrement désillusionné. La conquête du bonheur étant impossible à atteindre, l'homme abandonne la lutte et se soumet aux forces supérieures de la société. Le renoncement de ces personnages illustre bien le désarroi de cette époque incertaine où l'idéal glorieux est révolu et où règne la suprématie de l'Etat.

BIBLIOGRAPHIE

- Adam, Antoine; Lerminier, Georges; Morot-Sir, Edouard.
Littérature française, Tome I.
Paris: Larousse, 1967.
- Adam, Antoine. Histoire de la littérature française au XVIIe siècle, Tome IV.
Paris: Editions Domat, 1954.
- Albert, Paul. La Littérature française au dix-septième siècle. Paris: Hachette, 1880.
- Ashton, H. Madame de La Fayette, sa vie et ses oeuvres. Cambridge: University Press, 1922.
- Beaunier, André. L'Amie de La Rochefoucauld. Paris: Flammarion, 1927.
- Bénichou, Paul. Morales du grand siècle. Paris: Gallimard, 1948.
- Cherbuliez, Victor. L'Idéal romanesque en France de 1610 à 1816. Paris: Hachette, 1911.
- Cocteau, Jean. Poésie Critique I. Paris: Gallimard, 1959.
- Coulet, Henri. Le Roman jusqu'à la révolution, Tome I. Paris: Armand Colin, 1967.
- Dédéyan, Charles. Madame de La Fayette. Paris: Société d'édition d'enseignement, 1956.
- Doubrowsky, Serge. "La Princesse de Clèves. Une interprétation existentielle."
Table ronde, juin, 1959, p. 36-51.

- Durry, Marie-Jeanne. "Madame de La Fayette." Mer-
cure de France, CCCXL, 1960,
p. 193-217.
- Fabre, Jean. "Bienséance et sentiment chez
Madame de La Fayette." Cahiers
de l'Association internationale
des études françaises, XI, mai
1959, p. 33-66.
- Fabre, Jean. L'Art de l'analyse dans la Prin-
cesse de Clèves. Paris: Editions
Ophrys, 1970.
- Fagniez, Gustave. La Femme et la Société française
dans la première moitié du XVIIe
siècle. Paris: Librairie Univer-
sitaire J. Gamber, 1929.
- Funck-Brentano. La Cour du Roi-Soleil. Paris:
Bernard Grasset, 1937.
- Gaxotte, Pierre. La France de Louis XIV. Paris:
Hachette, 1946.
- Haig, Stirling. Madame de La Fayette. New York:
Twaine Publishers Inc., 1970.
- Haussonville, Othenin d'. Mme de La Fayette. Paris: Hachet-
te, 1896.
- Hourticq, Marie. "Une Psychologie féminine au XVIIe
siècle, Mme de La Fayette." Nou-
velle Revue XLII, 1906, p. 477-85.
- Kaps, Helen Karen. Moral perspective in La Princesse
de Clèves. University of Oregon,
1968.
- La Bruyère. Les Caractères. Paris: Garnier, s.d.
- La Rochefoucauld. Maximes. Paris: Bordas, 1966.
- Larnac, Jean. Histoire de la littérature fémi-
nine en France. Paris: Editions
Kra, 1929.

- Lebois, André. XVIIe Siècle, Recherches et Portraits. Paris: Editions Denoël, 1966.
- Le Breton, André. Le Roman au XVIIe siècle. Paris: Hachette, s.d.
- Lecigne, P. Madame de La Fayette. Paris: Libraire-Editeur, P. Lethielleux, s.d.
- Magendie, M. La Politesse mondaine et les Théories de l'honnêteté, en France, au XVIIe siècle, de 1600 à 1660. Tome 1-2. Paris: Librairie Félix Akan, s.d.
- Maurois, André. Cinq Visages de l'amour. New York: Editions Didier, 1942.
- Mongrédien, Georges. La Vie quotidienne sous Louis XIV. Paris: Hachette, 1948.
- Moreau, Pierre. "Madame de La Fayette." Dictionnaire des Lettres françaises. Paris: Librairie Arthème Fayard, 1954, p. 551-55.
- Pingaud, Bernard. Madame de La Fayette par elle-même. Paris: Editions du Seuil, 1959.
- Poulet, Georges. Etudes sur le temps humain. Edinburgh University Press, 1949.
- Raynal, Marie-Aline. Le Talent de Mme de La Fayette. Paris: Librairie Picart, s.d.
- Sainte-Beuve. Les Grands Ecrivains français. Paris: Garnier, 1930.
- Saint-Simon. La Cour de Louis XIV. Paris: Nelson, s.d.
- Salomon, Pierre. Précis d'histoire de la littérature française. Paris: Masson et Cie, 1964.

Styger, Flora.

Essai sur l'oeuvre de Mme de La Fayette (thèse). Imprimerie et Maison d'édition: Dr. J. Weiss, Affoltern s/Albis, 1944.

Voltaire.

Siècle de Louis XIV. Paris: Charpentier, 1852.

Zumthor, Paul.

"Le Sens de l'amour et du mariage dans la conception classique de l'homme" (Madame de La Fayette). Archiv, CLXXXI, 1942, p. 97-109.